M. J. P. TARDIVEL

SUR

# "LE PONT DES SOUPIRS."

"Tu parles mal partout de moi,
Je dis du bien partout de toi:
Ah! quel malheur est le nôtre,
Que l'on ne croit ni l'un ni l'autre."

Les œuvres,
Les prétentions,
La compétence d'un jeune critique.

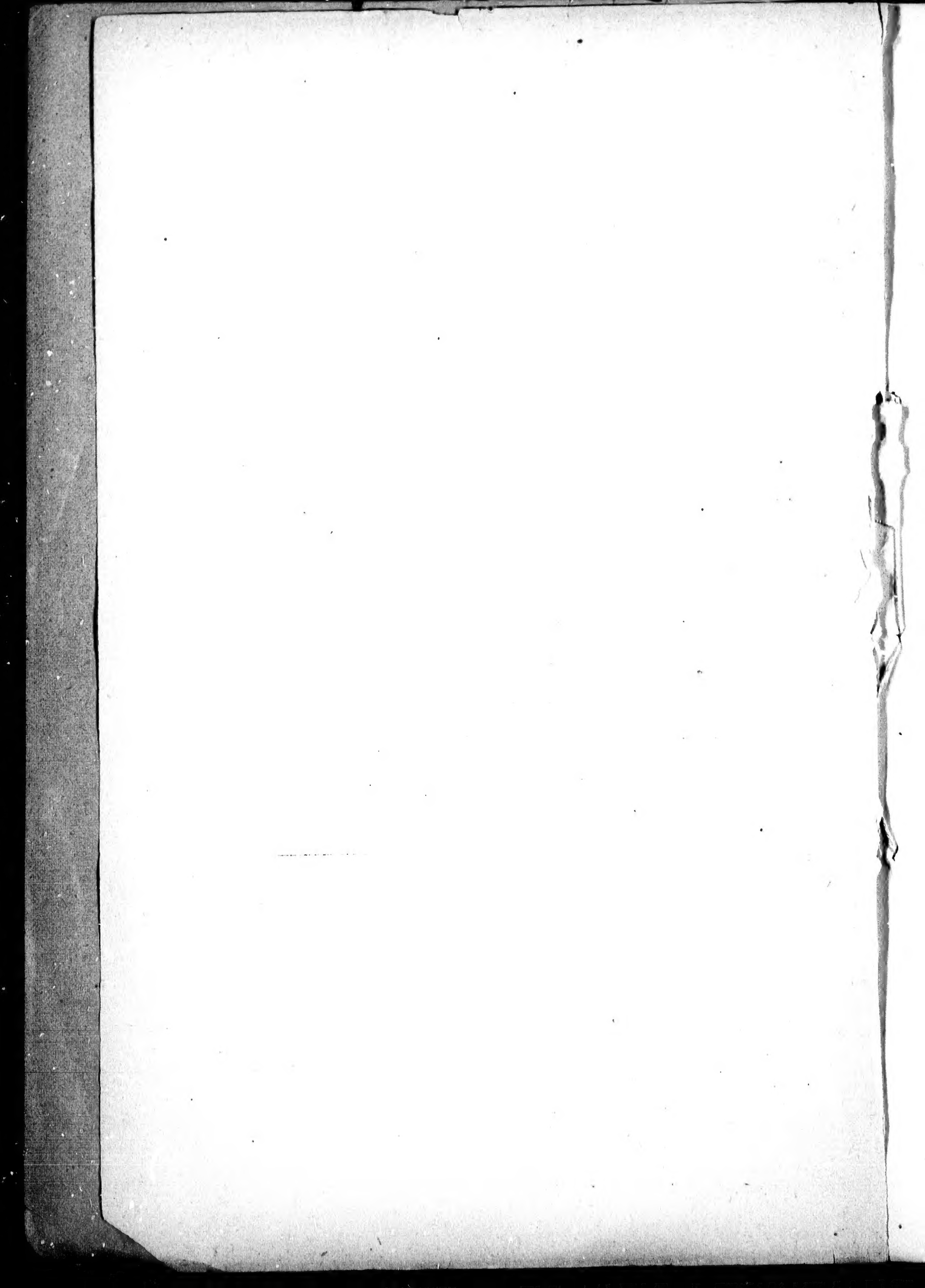
# M. J. P. TARDIVEL

SUR

# "LE PONT DES SOUPIRS."

> "Tu parles mal partout de moi,
> Je dis du bien partout de toi :
> Ah ! quel malheur est le nôtre,
> Que l'on ne croit ni l'un ni l'autre."

Les œuvres,
Les prétentions,
La compétence d'un jeune critique.



# M. J. P. Tardivel jugé par des Ecrivains Français.

(*Extrait de la* REVUE DE MONTRÉAL, *Mai* 1878.)

VIE DU PAPE PIE IX, *ses œuvres et ses douleurs*, par J. P. Tardivel, rédacteur du "Canadien," et membre du "Cercle catholique de Québec;"—ornée d'une photographie;"—deuxième édition: Québec, J.-N. Duquet, imprimeur-éditeur, 1878.

Il est assurément très-peu d'ouvrages canadiens du même genre qui aient été autant annoncés, autant loués et aussi favorablement accueillis, de confiance ou autrement que celui dont nous venons d'écrire le titre. En moins de trois mois—phénomène extraordinaire en ce pays peu liseur—il a atteint sa troisième édition. Aussi, la réclame, assez modérée d'abord, a-t-elle passé tout à coup à l'enthousiasme:

"Immense succès! Troisième édition de la *Vie de Pie IX, ses œuvres et ses douleurs*, par J.-P. Tardivel, &c...

"Cette histoire populaire de la vie de Pie IX, qui a obtenu l'approbation de Sa Grandeur Mgr. l'archevêque de Québec, (1) a eu un succès tellement extraordinaire que l'éditeur est obligé aujourd'hui d'en imprimer une troisième édition pour remplir les nouvelles commandes qui arrivent chaque jour de toutes les parties de la Puissance ainsi que des Etats-Unis.

"L'éditeur a le plaisir d'annoncer qu'il a obtenu de Sa Grandeur Mgr. Fabre, évêque de Montréal, une lettre par laquelle Monseigneur permet aux curés de son diocèse de recommander du haut de la chaire la brochure de M. J.-P. Tardivel intitulée: VIE DE PIE IX."

Sur ce, on prie les nombreux souscripteurs qui n'ont pas encore reçu leurs exemplaires de bien vouloir "prendre patience," car sous peu on pourra les satisfaire, et on avertit les personnes qui désirent se procurer l'ouvrage, qu'elles feront bien de "se hâter d'envoyer leurs commandes" soit à l'auteur ou à l'éditeur, attendu que "le tirage de la troisième édition sera réglé sur le nombre des commandes reçues."

M. Tardivel nous permettra de le féliciter, et de l'heureuse pensée qu'il a eue d'écrire une histoire populaire de Pie IX et du succès qui a couronné son entreprise. Sans doute, on peut bien admettre que le nom à jamais vénéré du grand pontife a été pour beaucoup dans l'"immense succès" dont on est témoin, mais il ne suffirait pas, à lui seul, pour l'expliquer complètement. Le mérite intrinsèque de l'ouvrage doit y avoir une certaine part, sans quoi l'on devrait désespérer pour jamais de l'intelligence et du discernement de ceux qui lisent.

D'ailleurs—nous aimons à le reconnaître—l'auteur de la *Vie du pape Pie IX* a puisé à bonnes sources; il a pris pour guides les meilleurs écrivains qui ont parlé de ce grand pape, et les a suivis quelquefois pas à pas.

C'est déja beaucoup.

En disant *les meilleurs écrivains*, nous ne parlons, bien entendu, que d'une manière relative. L'histoire de Pie IX, sa véritable histoire, n'est pas encore faite, et ne se fera pas, non plus, de si tôt. On est encore trop près de lui pour le contempler à son aise, sans éblouissement et sans passion. Les grands hommes sont comme les monuments de la nature, qui s'élèvent ça et là, à de longs intervalles, au-dessus des humbles sommets: regardés de trop près, ils se dérobent à la vue ou la confondent; ils faut les voir dans une espèce de lointain. A travers ce milieu calme et serein qu'on appelle le temps, leur gloire donne un éclat adouci, et leurs œuvres, accompagnées de toutes les conséquences qui sont venues successivement se grouper autour d'elles, apparaissent avec leurs justes proportions et leurs vraies perspectives. Déjà si grande, la figure de Pie IX grandira encore avec les années, et ne rayonnera comme celle de saint Grégoire VII, dans toute la splendeur de sa majesté, que sur les siècles à venir.

---

1 En fait d'approbation, nous n'avons rien vu qu'un *permis d'imprimer*, reproduit au *verso* du deuxième feuillet. Or, on sait que ce *permis*, ou cette approbation, si l'on veut, n'est pas précisément *une recommandation*. Il suppose, à la vérité, qu'il n'y a dans l'ouvrage rien qui mérite censure: *nihil censura dignum inveniri*, mais cela ne veut pas dire que l'on peut sûrement, ou même prudemment, en accepter tous les points de doctrine.

Aujourd'hui, n'attendons autre chose, des écrivains les mieux doués, que des tableaux plus ou moins pâles et incomplets. Disons-le cependant, M. Tardivel, dont le rôle se bornait à abréger les récits existants, ne laisse pas d'y mettre une certaine vivacité, une espèce d'entrain qui suffirait, au besoin, à racheter plus d'un défaut.

Mais le *Vie du pape Pie IX* a-t-elle des défauts ?

Oui, certainement. Qu'on la considère au point de vue grammatical et littéraire, ou au point de vue plus grave de la théologie, on y trouve beaucoup à reprendre.

Ces défauts, nous n'hésiterons pas à les signaler. L'auteur de cet opuscule s'est montré lui-même, en plus d'une occasion, trop ami de la critique, pour s'offenser de la nôtre, et il sait que dans un pays comme celui-ci, où d'ordinaire on ne juge les livres que d'après ses affections personnelles ou sur la voix d'une réclame audacieuse, on ne saurait donner trop de liberté aux appréciations sincères.

# I

## *"Vie du pape Pie IX," considérée au point de vue grammatical et littéraire.*

Pour commencer par ce qui nous a paru le moins grave, disons que le titre ne nous plaît qu'à demi. Pourquoi l'avoir tant surchargé ? Au lieu de *Vie de Pie IX* ou d'*Histoire de Pie IX*, comme on lit sur les ouvrages les plus complets, M. Tardivel dit : "Vie *du pape Pie IX*" ; ce qui ne l'empêche pas d'ajouter : "*Ses œuvres et ses douleurs*," comme si une *Vie de Pie IX*, quelque abrégée qu'on la suppose, pouvait manquer d'offrir le récit de ses œuvres et de ses douleurs. Quand il arrive à lui-même, l'auteur, nous informe qu'il est "rédacteur du *Canadien*" et "membre du *Cercle catholique de Québec*."

Puis on tombe, en suivant toujours le titre, sur l'incidente *ornée d'une photographie*, incidente qui ne se rapporte à rien. Elle nous semble d'ailleurs d'une exactitude fort douteuse : tournez la page, et vous verrez, en apercevant l'image en question, que ce n'est pas *ornée* qu'il eût fallu dire, mais plutôt *gâtée, défigurée* : il y a quelque chose de ridicule dans la pose du personnage, dans ses yeux, dans les traits de son visage. On n'y reconnaît pas du tout le pape magnifique et l'on s'indigne de le voir représenté de cette manière. Puis cette photographie, mal appliquée sur un papier faible, le froisse et fait du premier feuillet une espèce de chiffon.

On devrait abandonner pour toujours l'idée d'*orner* ainsi une brochure ou un livre quelconque. Pourquoi, aujourd'hui que la gravure sur bois est en progrès dans le pays, ne la préfèrerait-on pas à la photographie ? ce sera à la fois une tache de moins pour l'ouvrage, et pour l'art, un encouragement de plus.

Il n'est guère de réclame, quel que soit d'ailleurs l'ouvrage dont il s'agisse, où l'on ne dise : La partie typographique ne laisse rien à désirer. Ce cliché est devenu tellement de mode qu'au lieu d'exciter la confiance, il éveille un soupçon dont on a peine à se défendre. Or, l'impression de la *Vie du pape Pie IX* n'est point de nature à le faire disparaître, et les nombreuses fautes de genre et d'accord qui la déparent ne contribueront pas à refaire, sous ce rapport, la réputation que les ouvrages canadiens ont malheureusement acquise à l'étranger.

Mais assez sur ce point.

Que dirons-nous du style de l'ouvrage ? Qu'il offre beaucoup d'expressions impropres, de locutions vicieuses : "motif avouable *à* la guerre ;—finances *délabrées par* la révolution ;—les blessés se jetaient *au* bas de leurs lits, etc." Il est souvent lourd et trop coupé. On dirait parfois que l'ambition d'arriver à point n'a pas laissé à l'écrivain le temps d'achever ses phrases. S'il rapporte une de ces admirables anecdotes dont les histoires de Pie IX offrent tant d'exemples, il vous la tronque de manière à lui faire perdre tout son charme.

Quelquefois c'est, comme disait Boileau, une "stérile abondance" qui se montre. Lisez cette première phrase de l'avant-propos : "Au *milieu* des flots d'iniquité qui submergent le monde, au *milieu* des tempêtes révolutionnaires qui se déchaînent contre les sociétés et qui les ébranlent jusque dans leurs fondements, au *milieu* des guerres atroces que les peuples affolés se font sans cesse, au *milieu* de la confusion, du chaos intellectuel du dix-neuvième siècle, apparaît Pie IX, figure calme et sublime." Voilà un amas de mots sonores, une répétition désagréable de *milieu*, sans compter que l'on aimerait voir apparaître Pie IX, figure calme et sublime, *au-dessus* des flots d'iniquité, des tempêtes, des guerres atroces, de la confusion et du chaos, plutôt qu'*au milieu* de tout cela.

La phrase suivante choque l'oreille à cause des consonnances qu'elle présente : "Les adulations du monde ne l'environt *point*, les menaces, les persécutions ne l'effraient *point*, rien ne peut le faire dévier du droit che*min*.

On trouve, page 8, 2e paragraphe, une période—si toutefois on peut l'appeler ainsi—composée de plusieurs incidentes, mais de proposition principale, point. La voici : "Grand par sa charité et par sa douceur autant que par sa fermeté inébranlable, grand par les souffrances et par les persécutions ; glorieux par ses œuvres, dont une seule suffirait pour illustrer la vie d'un homme, glorieux par son zèle vraiment apostolique, glorieux par son génie, glorieux par la durée de son règne ; saint dans toutes choses, depuis sa plus tendre enfance jusqu'à sa mort." Et puis ? .........C'est tout !

Souvent l'expression, trop naïve, jette le lecteur dans une sorte de stupéfaction. "On l'a comparé (Pie IX), dit M. Tardivel, à un phare lumineux qui éclaire." Mais est-ce qu'un phare lumineux n'éclaire pas toujours ? L'addition *qui éclaire* ne serait acceptable que si l'écrivain eût donné au verbe un régime particulier, car si un phare lumineux éclaire nécessairement, il n'éclaire pas nécessairement toutes choses. L'auteur eut donc pu dire : On l'a comparé à un phare lumineux qui éclaire la société, l'Église, etc.

Pages 8 et 9, il dit : "A peine Jean-Marie avait-il appris à balbutier *quelques paroles*, que nous le voyons *prier* pour le saint pontife Pie VI, *en ce moment* (quel moment ?) prisonnier du Directoire. Il *déplorait* les malheurs du chef de l'Église..." C'est incorrect et trop forcé. Il est évident que M. Tardivel néglige de peser ses expressions. *Apprendre à balbutier quelques paroles* ne se dit pas, attendu que *balbutier* est ici un verbe neutre, qui ne peut avoir de régime direct et qui signifie déjà par lui-même *articuler imparfaitement*. *Balbutier* peut être actif, mais alors il signifie *mal prononcer*, défaut que l'on contracte mais que l'on n'apprend pas. Il serait, en effet, plus qu'étrange de dire : A peine avait-il *appris* à *mal prononcer* un mot, un compliment, etc. Que pensez-vous, aussi de cet enfant commençant à peine "*à balbutier quelques paroles*" qui non seulement *prie* déjà pour Pie VI, mais encore en est arrivé au point de *déplorer* les malheurs de l'Eglise ? N'y a-t-il pas là quelque chose d'exagéré, dût cet enfant s'appeler un jour Pie IX ? Qu'on lise Saint-Albin, d'où ce trait est tiré, et on verra qu'il s'exprime bien autrement et bien mieux. Il ne rapetisse rien et cependant rien ne choque, ni ne surprend : tout paraît naturel. Après nous avoir montré Pie IX encore jeune homme en face des douleurs de l'Église, il nous fait remonter naturellement à son enfance, et il amène si bien les choses, que, fussent-elles plus extraordinaires qu'elles ne le sont, on ne pourrait s'empêcher de les croire.

Lisez.

"Mais son éducation avait commencé sur les genoux de sa mère. La comtesse Mastaï avait, dit-on, toujours présents à la pensée les exemples laissés à toutes les mères chrétiennes par la mère de saint Thomas d'Aquin et par la mère de saint François de Sales. Jean-Marie Mastaï était encore un tout jeune enfant quand sa mère, affligée des maux présents et surtout effrayée des mots prochains de l'Église et de son chef, lui dit : Cher enfant, de grands malheurs menacent le Souverain " Pontife : tu vas prier Dieu avec moi, tu vas lui demander d'adoucir les douleurs du " Saint-Père et d'éloigner de lui ce calice d'amertume.—Oh ! oui, répondait Jean-" Marie, je veux prier avec vous pour le Saint-Père, et, je vous le promets, ma prière " va être bien bonne." Et tous les jours il ajoute à sa prière du matin et du soir un " *Pater* et un *Ave* pour le Pape.

"Mais un soir la comtesse embrasse Jean-Marie en pleurant et lui dit : "Cher " enfant, prie avec plus de ferveur que jamais pour le Saint-Père. Le malheur que " nous craignions est arrivé : des hommes armés se sont emparés de Pie VI comme " d'un malfaiteur ; il est maintenant leur prisonnier, et ces hommes l'emmènent loin " de Rome. Prie pour le Saint-Père, et prie aussi pour les malheureux qui se sont " rendus coupables de ce grand crime."

"Dès qu'il a vu pleurer sa mère, l'enfant a pleuré avec elle, avant de savoir la cause de ses larmes. Maintenant il prie avec elle ; puis, la prière achevée, demande : " Mais comment donc le bon Dieu peut-il permettre que le Pape, qui est son Vicaire, " et qui est si bon, soit fait prisonnier comme un malfaiteur ?

"—Mon enfant, c'est justement parce que le Pape est le Vicaire de Jésus-Christ, " que Dieu permet qu'il soit traité comme Jésus-Christ. La bonté infinie de Jésus " n'empêcha point qu'il eût des ennemis qui s'emparèrent aussi de lui, qui lui " infligèrent les plus affreux tourments et le firent mourir sur la croix. Les papes " ont souvent trouvé des ennemis pareils, et c'est ainsi qu'aujourd'hui Pie VI vient " d'être arrêté au milieu de ses serviteurs comme Jésus-Christ au milieu de ses " disciples.

"—Mais, ma mère, ces Français qui font le Pape prisonnier, ce sont de méchan-" tes gens, n'est-ce pas ? Pourquoi me faites-vous prier pour eux ?

"—Mon enfant, répondit la comtesse, c'est une raison de plus de prier Dieu pour " eux. Ce n'est pas leur faute, d'ailleurs, s'ils retiennent le Pape prisonnier, c'est " leur gouvernement qui est méchant.

"—Faut-il prier pour leur gouvernement?

"—Sans doute, Notre-Seigneur a prié en mourant pour ceux qui le crucifiaient!"

Quelle différence entre le récit de M. Tardivel et celui-ci!

Comme histoire, l'ouvrage en question manque d'ordre. On y trouve nombre de répétitions, un va-et-vient d'une époque à une autre époque, d'un événement à un autre événement, une grande monotonie de transitions: "*Malgré ses préoccupations de prince temporel,* Pie IX ne négligeait point les affaires de l'Église;—*Malgré les préoccupations de la politique,* Pie IX ne cessait un seul instant de veiller sur l'Église universelle confiée à sa garde, etc., etc." Le titre des chapitre, souvent mal choisi, vous annonce un sujet et que trouvez-vous? Quelquefois, tout autre chose; quelquefois un mélange où le sujet promis disparaît tout entier. Lisez, par exemple, le chapitre V: *Pie IX réformateur.*

Ajoutons que le jeune auteur est porté à l'exagération en tout, et qu'il cède volontiers à son penchant. S'agit-il de Pie IX, rien ne tempère la hardiesse de ses avancés: Pie IX ressemble à son divin Maître "autant qu'un homme peut ressembler à Dieu;"—Une seule de ses œuvres (peu importe laquelle: l'auteur parle de ses œuvres en général) une seule de ses œuvres "suffirait pour illustrer la vie d'un homme."

On peut dire à coup sûr, dès aujourd'hui, que le pape qui vient de mourir est un des hommes les plus remarquables des temps modernes, mais cela ne satisfait pas le zèle du bouillant écrivain. Ne tenant aucun compte de noms comme ceux des Grégoire, des Léon, etc., il déclare sans ménagement Pie IX "l'homme le plus remarquable des temps modernes."

Voilà autant de points réglés......de par M. Tardivel!

Saint-Albin nous apprend que Pie IX prêcha à Saint-André della Valle, le dernier jour de l'octave de l'Epiphanie de 1847. C'était une chose extraordinaire. Aussi l'auteur que nous citons dit-il que ce jour-là "Rome vit un spectacle qu'il ne lui avait pas été donné de voir depuis saint Grégoire VII..... L'émotion produite par un spectacle si nouveau se traduisit d'abord en exclamations, en cris que la sainteté du lieu ne put tout à fait comprimer." Ce fait remarquable, et, croyons-nous, unique, M. Tardivel le généralise, sans se douter qu'en le généralisant il l'amoindrit: Pie IX, écrit-il, "veillait d'un œil jaloux sur son troupeau et ne craignait pas de monter en chaire et de prêcher lui-même l'évangile à ses ouailles." Ne dirait-on pas, en lisant cette phrase, que Pie IX se livrait à la prédication comme le fait un simple prêtre ou un évêque missionaire!

Quand le cardinal Mastaï-Ferretti, se rendant à Rome pour le conclave, comme s'exprime l'auteur que nous venons de nommer, traverse Fossombrone, la voiture, arrêtée pendant quelques instants, est bientôt entourée de ce peuple italien toujours avide de contempler les princes de l'Église, et plus ému encore à la vue de la pourpre romaine......... Cependant "une blanche colombe traverse les airs et vient se poser sur la voiture" du cardinal. "La foule salue ce présage, ajoute l'historien, et s'écrie: Evviva! evviva! voilà le Pape! On veut effrayer la colombe pour la faire partir, mais elle demeure. On la chasse avec une baguette, mais elle revient se poser sur la voiture. Le peuple, se rappelant qu'on a déjà vu ce signe de la colombe marquer d'avance l'élection d'un pape ou d'un évêque, crie plus fort: Evviva! evviva! Voilà le Pape!"

C'est bien dit. Il n'y a rien que de naturel dans l'expression, quel que soit le merveilleux du fait lui-même. Mais ce merveilleux ne suffit pas, paraît-il: il faut que l'abréviateur y ajoute. Sous sa plume magique, la "blanche colombe," comme s'exprime Saint-Albin, devient "une colombe d'*une éclatante blancheur;*" au lieu de nous dire qu'elle *traverse les airs,* il nous la montre: "soudain, descendant *du haut des cieux.*" Au lieu de saluer ce présage, comme dit Saint-Albin, la foule, dit M. Tardivel, "applaudit des mains et pousse *avec enthousiasme* le cri Evviva!" Comme pour racheter l'extrême vivacité de ces expressions, il nous assure que "le bruit n'effraie pas l'oiseau qui reste immobile"—proposition générale plus ou moins contestable—et que la colombe "s'envole un instant." S'envole *un instant!* Ici le merveilleux de l'expression le dispute au merveilleux de l'histoire, mais qu'importe? Toujours est-il qu'en répétant le cri: "Voilà le pape! voilà le pape *de la colombe!*" la foule, au témoignage de M. Tardivel, était "*en délire.*"

Ajoutons que l'auteur n'a pas su grouper les faits, ni rien offrir qui élève le lecteur et lui permette de prendre une vue d'ensemble.

Ces défauts, capitaux pour une histoire, rendent la lecture de son livre difficile, sans compter qu'il n'en reste preque rien dans la mémoire.

Mais changeons de terrain.

## II.

### *"Vie du pape Pie IX" considérée au point de vue théologique.*

Ici, le sujet s'agrandit et s'élève. Nous entrons dans les régions sublimes de la science sacrée, régions redoutables pour l'écrivain, plus redoutables encore, quelquefois, pour le critique. En effet, laisse-t-il passer une erreur? on la lui reprochera comme s'il l'eût commise lui-même; la relève-t-il? on s'efforcera de l'atténuer et de protéger l'auteur, soit au moyen des expressions, que l'on accuse, soit à la faveur de ses bonnes intentions, qui priment tout le reste.

Nous ne connaissons pas ces ménagements.

Nous voulons être "charitable," tenir compte des ambiguités, en un mot respecter autant que faire se peut les lois d'une critique sincère, mais nous maintenons en même temps que la vérité a ses droits et que quiconque parle théologie doit être correct et vrai.

Du reste, nous ne dirons rien sans citer les propres paroles de l'auteur, sans les peser mûrement.

Au premier chapitre de son opuscule, M. Tardivel, après avoir nommé les États de l'Église, en prend occasion pour écrire la note suivante: "On dit ordinairement *Etats pontificaux*. Je n'aime pas ce mot, car il vient de la Révolution. Avant Napoléon I, on disait toujours *États de l'Eglise*. En effet le territoire ainsi designé appartient à l'Église universelle et non au Pape. Voilà pourquoi, comme l'a dit Pie IX, le pape ne peut pas renoncer à un pouce de ce patrimoine de la chrétienté."

Ainsi M. Tardivel n'aime point le mot *Etats Pontificaux*, car ce mot, dit-il, vient de la Révolution. Pourtant, Saint-Albin, un des meilleurs historiens, peut-être le meilleur historien de Pie IX l'emploie sans cesse; il dit indifférement *Etats de l'Eglise*, *Etats Pontificaux*, *Etats du pape*; on l'emploie souvent à Rome, dans les documents officiels; les papes l'ont employé et Pie IX lui-même l'introduit dans ses allocutions et ses lettres. Cette expression ne revient pas moins de vingt-cinq fois dans l'allocution *Quibus, quantisque*, de même dans l'allocution *Si semper antea*, de même dans la lettre apostolique *Cum catholica Ecclesia*, de même dans les allocutions *Novos et ante*, *Iamdudum cernimus*, *Maxima quidem*, etc., etc. Or, sans rappeler les autorités citées plus haut, il nous semble que Pie IX devait connaître aussi bien qu'aucun autre le vice originel et le danger de cette expression, et que, les connaissant, il eût évité de l'introduire dans les documents solennels, en un mot qu'il se fût bien gardé d'emprunter à la Révolution son langage, au moment même où il en flétrissait les excès et les rapines sacriléges.

Mais l'aversion de M. Tardivel pour l'expression *Etats pontificaux* ne se reduit pas à un sentiment: c'est une aversion fondée, paraît-il, sur le droit ecclésiastique et sur la parole même de Pie IX: "En effet, dit-il, le territoire ainsi désigné (désigné par le mot *Etat pontifical*) appartient à l'Église universelle et non au pape. Voilà pourquoi, comme l'a dit Pie IX, le pape ne peut pas renoncer à un pouce de ce patrimoine de la chrétienté."

Assurément, voilà du droit nouveau. Ce territoire "appartient à l'Église universelle et non au pape!" Qu'est-ce à dire? Quelle distinction met ici le savant écrivain entre l'*Eglise universelle* et le *pape?* car il est certain qu'il les distingue, puisque selon lui, le territoire en question appartient à celle-là, non à celui-ci. En un mot, quel sens attache-t-il à l'expression *Eglise universelle?* Quel sens, à celle de *pape?* De deux choses l'une: par *Eglise universelle* il entend ou bien le corps de l'Église uni à son chef ou bien le corps de l'Église distincte de son chef. De même, en disant *non au pape*, il entend par ces mots ou le pape informant l'Église universelle, ou le pape comme chef de l'Église, mais *seul*, ou le pape comme personne privée.

Il n'y a pas d'autre alternative.

Dans le premier cas, l'assertion de M. Tardivel est puérile. Imaginez, en effet, une proposition comme celle-ci: Le territoire ordinairement appelé État pontifical appartient à l'*Eglise unie au pape* et non au *pape uni à l'Eglise!* Elle est aussi erronée, attendu que l'*Eglise unie au pape* et le *pape uni à l'Eglise* sont une seule et même chose. Comment ce qui appartient à celle-là pourrait-il ne pas appartenir à celui-ci? Enfin, l'*Eglise unie au pape* et le *pape uni à l'Eglise* n'étant qu'*unum et idem*, pourquoi ne pourrait-on pas dire également bien *Etats pontificaux* ou *Etats de l'Eglise?* Ces deux expressions sont ici parfaitement synonymes. Si en disant *Etats pontificaux*, on semble, aux yeux de certaines personnes peu éclairées, tout attribuer au pape et désintéresser l'Église, ce qui est erroné, il sera également vrai qu'en disant *Etats de l'Eglise*, on semble tout attribuer à l'Église et désintéresser le pape, ce qui est une erreur plus grave encore.

Dans le second cas, c'est-à-dire si l'auteur entend par *Eglise universelle* l'Église distincte du pape et par le mot *pape*, le pape distinct de l'Église, il cesse d'être

puéril, mais il s'enfonce dans une erreur plus profonde que la première et plus fatale. En effet, dire que le territoire désigné par *Etat pontifical* appartient à l'Église considérée comme distincte et isolée de son chef, et non au chef, c'est méconnaître la divine constitution de l'Eglise, abonder dans l'erreur gallicane, et nier cette parole célèbre : *Ubi Petrus, ibi Ecclesia.*

Si M. Tardivel veut dire que le territoire en question appartient à l'Église universelle, c'est-à-dire à *l'Eglise unie au pape* et non au *pape seul*, considéré comme *chef de l'Eglise*, sa proposition est essentiellement fausse, car c'est bien au *pape comme chef de l'Eglise* que le domaine temporel appartient, et fût-elle vraie qu'elle n'autoriserait en aucune manière son aversion pour le mot *Etat pontifical*, puisque, par là même que ce territoire appartient à l'*Eglise unie au pape,* il appartient au pape, et, par conséquent, si l'on peut dire *Etats de l'Eglise* on pourra tout aussi bien dire *Etat pontifical.*

Enfin, si l'auteur a voulu faire entendre que le patrimoine de saint Pierre appartient à l'Église, c'est-à-dire à l'*Eglise unie au pape*, par conséquent au *pape* considéré *comme chef de l'Eglise*, mais non au pape considéré comme *personne privée*, il a proclamé une vérité de la Palisse, qui ne saurait influer sur le mérite relatif des expressions *Etat de l'Eglise* ou *Etat pontifical.*

De quelque côté qu'on la considère, la théorie de M. Tardivel croule, ce qui ne l'empêche pas d'ajouter, avec une admirable assurance : "Voilà pourquoi, comme l'a dit Pie IX, le pape ne peut pas renoncer à un pouce de ce patrimoine de la chrétienté."

Non, ce n'est pas parce que le patrimoine de S. Pierre *appartient à l'Eglise universelle et non au pape,* que le pape n'en peut rien céder. Et Pie IX n'a jamais, quoi qu'on en dise, proféré une telle proposition.

Le fait est que le territoire désigné par *Etat pontifical* appartient au pape comme chef de l'Eglise, et par là-même à tous les catholiques, en ce sens que cette souveraineté temporelle existe, en vertu d'un dessein particulier de la Providence, pour le bien de tous les fidèles.

C'est le patrimoine de Pierre et des successeurs de Pierre, que tous les catholiques ont le droit de maintenir et le devoir de faire respecter.

C'est un patrimoine sacré.

Voilà pourquoi le pape ne peut le céder sans manquer au devoir.

Jetez un coup d'œil sur les allocutions et les lettres de Pie IX, vous trouverez l'affirmation de tout ce que nous venons de dire.

D'abord, dans chacun des documents que nous indiquons plus haut, Pie IX dit : *Nos* Etats, *Nos* provinces, les provinces de *Nos* États pontificaux, etc., etc. Il dit que ce n'est pas sans un dessein particulier de la Providence que "la souveraineté temporelle du Saint-Siège a été donnée *au Pontife romain,*" et, dans plusieurs allocutions, il félicite hautement les évêques d'enseigner cette même doctrine. Il dit que la souveraineté temporelle "est nécessaire, afin que le Pontife romain, n'étant sujet d'aucun prince ou d'aucun pouvoir civil, exerce dans toute l'Église, avec la plénitude de sa liberté, la suprême puissance et autorité dont il a été divinement investi par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, pour conduire et gouverner le troupeau entier du Seigneur, et qu'il puisse pourvoir au plus grand bien de l'Eglise, aux besoins et aux avantages des fidèles." En deux mots, le pape ne peut renoncer au pouvoir temporel, parce que ce pouvoir est inséparable de la liberté du pape, et la liberté du pape "inséparable de la liberté et des intérêts de toute l'Eglise;" parce que le principat civil du pape "a pour object le bien et l'utilité de l'Eglise."

Il répète les mêmes enseignements dans la lettre encyclique du 19 janvier 1860.

Il dit aux évêques : "...Dès que vous avez appris les mouvements séditieux et les criminels attentats dirigés, soit contre les princes légitimes des autres Etats italiens, soit contre la souveraineté civile qui, par un droit légitime et sacré, *Nous appartient, à Nous*, et à ce Saint-Siége, etc."

Il leur dit encore : "Prenant sans relâche la défense de *Nos* droits, vous vous êtes fait gloire de déclarer hautement et d'enseigner que c'est par un dessein particulier de cette divine Providence qui régit et gouverne toute chose, que la souveraineté a été *donnée au Pontife romain,* afin que, n'étant jamais sujet d'aucun pouvoir civil, il puisse toujours exercer en pleine liberté et sans aucun obstacle, dans l'univers entier, la charge suprême du ministère apostolique qui lui a été divinement confiée par le Seigneur Jésus-Christ."

Parlant de l'empereur Napoléon, qui lui conseillait de renoncer à la possession des provinces révoltées, Pie IX dit aux évêques : "Nous lui avons déclaré clairement et ouvertement, dans toute la liberté apostolique de Notre âme, qu'il Nous est absolument impossible de nous rendre à son conseil, parce que ce conseil porte avec lui des difficultés insurmontables, eu égard à Notre dignité et à celle du Saint-Siége, à Notre caractère sacré et aux droits de ce même Siége, qui ne sont pas l'apanage héréditaire d'une famille royale, mais qui appartiennent à tous les catholiques."

"Nous avons fait savoir au même empereur que Nous ne pouvions renoncer aux provinces susnommées de *Nos possessions pontificales* dans l'Émilie, sans violer les serments solennels par lesquels Nous sommes liés,.........sans causer un profond dommage à tous les catholiques."

A ce point de vue, il dit encore, variant l'expression : "Nous ne négligeons rien pour défendre énergiquement la cause de la Religion et de la justice, pour sauvegarder toujours, dans leur intégrité et leur inviolabilité absolue, la *souveraineté de l'Eglise romaine*, ses possessions et ses droits temporels, qui sont l'*apanage* de tout l'univers catholique..."

C'est ce qu'il appelle plus loin "la cause de Dieu, de l'Église et de la justice."

Voilà pourquoi il dit encore aux évêques : "Enflammez chaque jour davantage le zèle des fidèles qui vous sont confiés, afin que, sous votre conduite, ils ne cessent jamais d'employer leurs efforts, leur savoir et leurs talents, à la défense de l'Église catholique et de ce Saint-Siége, ainsi qu'à la conservation de sa souveraineté civile et du patrimoine du bienheureux Pierre, dont *la tutelle appartient* à tous les catholiques."

Pie IX a bien dit, il est vrai, à son conseiller : "Les difficultés sont insurmontables parce que Nous ne pouvons pas céder ce qui n'est pas à Nous," ou "ce qui ne Nous appartient pas." Fort bien ; mais il n'a jamais dit : "Ce qui n'est pas à Nous mais à l'Eglise." Il n'a jamais mis ainsi entre le chef de l'Église et l'Église cette opposition étrange. Au contraire, il dit *Notre* domaine, comme il dit le *domaine de l'Eglise*, car ce domaine, il le possède comme chef de l'Église ; il le possède, mais ne peut le céder sans "faire tort et scandale à tous les catholiques ;" en un mot, selon sa pensée reproduite plus haut, sans abandonner *la cause de Dieu, de l'Eglise et de la justice :* c'est ainsi que ce domaine ne lui appartient pas, et qu'il ne peut le céder. Mais si, dans ce sens, on peut dire que le domaine temporel n'appartient pas au pape, on peut également dire qu'il n'appartient pas à l'Église : c'est la *cause de Dieu.*

Écoutons la théologie ; son raisonnement, que nous analysons, est très-clair :

Le pape est souverain spirituel ;

Or, le souverain spirituel jouit d'une immunité absolue, d'une entière indépendance à l'égard de tout pouvoir humain ;

Donc, le pape est absolument indépendant de tout pouvoir humain ;

Or, il ne peut être absolument indépendant de tout pouvoir humain sans jouir de la souveraineté temporelle ;

Donc le pape jouit de la souveraineté temporelle.

Donc le pape, par là même qu'il est le Vicaire de Jésus-Christ et le chef suprême de l'Église, préside *directement* à l'ordre spirituel, *indirectement* à l'ordre temporel.

C'est Jésus-Christ lui-même qui a conféré immédiatement à S. Pierre—et par là même à ses successeurs—la royauté temporelle, non pas *en acte*, mais *en droit.*

Donc, *virtuellement*, si non *formellement*, la souveraineté temporelle est contenue dans la souveraineté spirituelle.

Donc la souveraineté temporelle appartient au pape *principalement ;* à l'Église, *par participation :* c'est le chef de l'Eglise qui la communique, dans une certaine mesure, au corps.

Cette théorie, qui est vraiment théologique, ne se concilie pas avec la proposition de M. Tardivel.

Mais l'auteur de la *Vie du pape Pie IX* est tombé dans une erreur plus grave encore que celle-là.

Au chapitre *XXIV*, intitulé *Le Syllabus*, il vous dit, sans broncher, sans l'apparence même d'un doute, en parlant de l'encyclique *Quanta cura :* "Cette lettre encyclique était accompagnée d'un *syllabus* ou résumé de quatre-vingts propositions erronées qui sont condamnées formellement, et qu'on ne saurait soutenir sans être *hérétique.*" D'abord un "résumé de 80 propositions" nous paraît une expression fort étrange, et nous sommes surpris de voir que M. Tardivel, si particulier à l'égard de l'expression *Etats pontificaux*, se soit laissé séduire par celle de *résumé de 80 propositions.* On résume bien, en effet, un discours, une thèse, etc., mais une proposition, non : on l'énonce, on l'abrége, si l'on veut, mais on ne la résume pas. D'ailleurs cette expression fût-elle tolérable en soi, qu'elle n'en serait pas moins fausse dans le cas actuel, car le *Syllabus* n'est pas "un *résumé*," mais un *recueil* de quatre-vingts propositions erronées. Ce qui n'est pas du tout la même chose, attendu que ces propositions ne sont pas résumées, mais bien réunies, classées. Tout au plus pourrait-on dire que le *Syllabus* est le résumé de doctrines, de théories condamnées, mais non pas le résumé de quatre-vingts propositions erronées ; c'est, en un mot, la série des 80 propositions elles-mêmes.

Rendue à ce point, l'ardeur théologique de M. Tardivel s'exalte. Le "résumé" n'est plus seulement un "résumé" de quatre-vingts propositions erronées, "condamnées formellement," mais de quatre-vingts propositions "qu'on ne saurait soutenir sans être *hérétique.*"

Certes, il est très-vrai qu'on ne peut sans tomber dans l'erreur, sans être coupable

soutenir les propositions condamnées dans le *Syllabus;* mais qu'on ne puisse les soutenir "sans être hérétique," c'est là une autre erreur qui ne déparerait pas tout à fait le *Syllabus* lui-même. Ne pouvoir soutenir les propositions condamnées dans le *Syllabus* sans être hérétique! Mais le zélé théologien y pense-t-il? Est-ce que le titre seul du *Syllabus* n'a pas suffi pour lui inspirer là-dessus quelque doute? Le voici: *Syllabus complectens praecipuos nostrae aetatis errores qui notantur in allocutionibus consistorialibus, in encyclicis aliisque apostolicis litteris sanctissimi Domini nostri Pii Papae IX:* "*Recueil* (et non pas *résumé*) *renfermant les principales* ERREURS *de notre temps qui sont signalées* (ou *notées: notantur*) *dans les allocutions consistoriales, encycliques et autres lettres apostoliques de N. T. S. P. le Pape Pie IX.*

Or, on le sait, *erreur* ne signifie pas précisément *hérésie.* Une hérésie est bien une erreur, mais toute erreur n'est pas une hérésie.

Ces erreurs ont été notées, condamnées, il est vrai; mais on sait bien que le pape peut condamner solennellement et condamne en effet des propositions à divers titres; il les note tantôt comme *hérétiques,* tantôt comme *erronées,* tantôt comme *téméraires.* Ce sont les censures principales, auxquelles se rattachent d'autres notes comme intermédiaires.

Voici la différence qui existe entre la qualification *d'hérétique* et celle *d'erronée.* Une proposition *hérétique* est une proposition *certainement* opposée (c'est-à-dire contraire ou contradictoire) à une vérité révélée et suffisamment proposée comme telle par l'Église.

Une proposition *erronée* est celle qui répugne à la doctrine théologique universellement enseignée dans l'Église, ou définie comme certaine et comme intimement liée à la doctrine de la foi, sans cependant être proposée comme révélée *in se,* ou comme *de foi* (*de fide.*)

Or, tout ce qu'on peut dire des propositions contenues dans le *Syllabus,* c'est qu'elles sont erronées, puisque telle est la note que le pape leur donne; de là à conclure qu'elles sont *hérétiques,* ou qu'on ne peut les soutenir sans être *hérétique,* il y a un abîme. N'anticipons donc pas; ne prévenons donc jamais, en des matières si graves, le jugement de l'Église. Fût-il *docteur* en Israël, l'écrivain vraiment catholique ne peut qualifier une proposition plus sévèrement que n'a fait l'Église elle-même. Jeter hors de l'Église, d'un trait de plume, quiconque s'attache à une erreur, quelle aberration funeste, si elle n'était ridicule!

Nous dirons plus. Non-seulement le *Syllabus* ne taxe pas d'*hérétiques* les propositions qu'il condamne, mais encore, parmi ces propositions, il en est plusieurs qui ne sauraient jamais être qualifiées ainsi.

Qu'est-ce qui a si gravement trompé M. Tardivel? Lui seul peut répondre à cette question. Peut-être s'est-il dit: Le pape, en condamnant les erreurs du *Syllabus,* parlait *ex cathedra;* donc il serait hérétique de les soutenir.

Mais d'abord, que le pape ait prononcé *ex cathedra* la condamnation de ces quatre-vingts propositions, c'est déjà une question assez peu claire pour beaucoup de théologiens. Les plus ardents défenseurs du *Syllabus,* qui soutiennent comme opinion l'affirmative, vous diront cependant qu'ils ne sauraient ériger cette opinion en doctrine obligatoire pour les autres. Pour ne citer qu'un seul nom, le savant rédacteur de la *Dublin Review* * s'exprime ainsi: "In terminating our remarks on the Syllabus, we willingly make one admission. In doing so, we have to retract an opinion which we have often expressed; but we think we are obliged to retract it, by the dicta of various considerable catholic authorities both at home and abroad. Our admission is, that no catholic as such can as yet be under an obligation of accepting the Syllabus, in a more stringent way than as Mgr. Fessler accepted it. According to his doctrine (as has been shown above), "a catholic is bound to pay obedience and submission to the Syllabus;" he is required in virtue of the "obedience" which he "owes the Pope," to take for granted that the eighty propositions have been justly condemned; but he is not required to regard them as *infallibly* condemned, or condemned at all in any such sense, as that their contradictories, if understood according to the ordinary use of language, are thereby necessarily ruled to be true."

Et quand même on admettrait que le pape, en condamnant les erreurs du *Syllabus,* parlait *ex cathedra,* comme docteur universel, avec l'*assistance* qui le rend infaillible, il ne s'ensuivrait pas encore que ces erreurs sont des hérésies et qu'on ne peut les soutenir sans être hérétique. Pourquoi? Parce que le pape peut très-bien proclamer *ex cathedra* une vérité simplement connexe à la révélation et censurer l'opposée comme erronée, téméraire, etc., tout aussi bien qu'il peut définir une vérité *de foi* et condamner la proposition opposée comme hérétique.

C'est ce qu'enseigne la théologie catholique.†

---

* Vol. 24, *new series,* January-April, 1875, p. 346.

† Non solum veritatis revelatae sed etiam veritatis connexae quatenus ad revelatam refertur, definitio ab infallibili magisterio dari potest infallibilis; eademque ratione non solum condemnari haereses, sed etiam inferiores censurae ferri possunt

Donc la question de savoir si le *Syllabus* est un acte *ex cathedra*, infaillible, est tout à fait distincte de celle de savoir si les erreurs qu'il condamne sont ou ne sont pas des hérésies. De ce que le pape, comme nous le pensons et l'avons déjà déclaré dans notre *Revue*, ‡ a condamné *ex cathedra* les propositions du *Syllabus*, il ne s'ensuit pas qu'elles soient hérétiques; et, de ce qu'elles ne sont pas condamnées comme hérétiques, mais affectées de notes inférieures, on ne saurait conclure que le pape, en les condamnant, ne parlait pas *ex cathedra*.

Voilà donc autant d'erreurs théologiques contenues dans le petit livre que nous venons d'examiner, et ce ne sont pas les seules.

Nous livrons les autres au jugement du lecteur.

Si nous voulions être sévère—sans l'être néanmoins autant qu'il l'a été lui même à l'égard des autres—nous ajouterions que l'auteur de la *Vie du pape Pie IX* a quelque fois rapporté les paroles solennelles de ce grand pape autrement que les auteurs les mieux accrédités; qu'il s'est mépris sur la nature de certains événements, et qu'il fait d'un pays à l'autre des applications non-seulement injustes, mais injurieuses, où le partisan se montre beaucoup plus que le catholique. Or, ce n'est pas le partisan qui doit écrire la vie de Pie IX, mais le catholique, le catholique qui habite les sommets et respire, loin des exhalaisons malsaines, le grand air, dans l'atmosphère lumineuse et sereine qui environne la cité sainte, la Jérusalem descendue du ciel.

L'ABBÉ T.-A. CHANDONNET.

---

auctoritate infallibili sub assistentia Spiritus veritatis. Quod ergo doctrina non definitur tamquam in se revelata, seu quod errores non singillatim damnantur *nota haereseos*, sed vel nulla determinata censura, vel censuris inferioribus, vel *in globo* censuris pluribus proscribuntur, ob has causas per se spectatas sine *gravi errore* affirmari non potest definitionem non esse *infallibilem* aut non esse *locutionem ex cathedra*. (Franzelin, *de divina traditione et scriptura*. Romae, 1870, p. 112.)

‡ *Revue de Montréal*, livr. de novembre 1877, p. 626.

# L'ECOLE DU LAC À JACOB. (1)

**Où entr'autres choses il est question d'un lac, du prince des critiques, de la biographie d'un pape, et de la société d'admiration mutuelle.**

Monsieur J. P. Tardivel est allé au lac à Jacob, oublier "plusieurs mois" passés "dans un bureau poudreux." Il n'y a pas de mal à cela, surtout quand on habite pareil cabinet de travail; et je serais le premier à féliciter l'auteur de son récit, s'il n'avait éprouvé le besoin de nous raconter ce voyage, dans un style que je me permets de soumettre à son attention de critique. Pour être moins désagréable à ce *"gens de lettre,"* je me conformerai aux préceptes de son école, et je me servirai des armes qu'elle daigne confier, de temps à autre, à ceux qu'elle charge d'aller de l'avant.

M. Tardivel, par un jour d'ennui—c'est incontestable—a voulu oublier qu'il était né critique. Il est descendu modestement de son piédestal pour venir s'asseoir sur le banc des humbles, et il s'est fait touriste et chroniqueur. Mais en quittant ainsi les sommets, l'auteur *de Québec au lac à Jacob* en a rapporté un style qu'il n'est pas facile de mettre à la portée des naïfs habitants de la terre. Heureusement, dans ces cas extraordinaires, l'habitude de l'école veut que l'on appelle Boileau à la rescousse; et j'use du droit qu'elle me confère. Ce rusé Despréaux qui avait du flair, n'a pas à mes yeux le seul mérite de nous avoir égayés aux dépens de Chapelain, Quinault, Scudéry, Pinchêne et Cottin; il n'a été que sévère vis-à-vis de ces gens-là. Ses foudres étaient réservées pour qui décrirait le premier, les bords du lac à Jacob.

En vain vous étalez une scène savante:
Vos froids raisonnements ne feront qu'attiédir
Un spectateur toujours paresseux d'applaudir,
Et qui, des vains efforts de votre réthorique
Justement fatigué, s'endort, ou vous critique.
Le secret est d'abord de plaire et de toucher:
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Ce ressort que prisait tant Boileau, est devenu l'unique propriété de M. Tardivel, qui possède à un dégré suprême l'art du "moi." Comme Timante dans le *Misanthrope*,

Sans cesse il a, tout bas, pour rompre l'entretien
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien.

Et toujours comme Timante, l'auteur ne cesse de faire des cachotteries à son lecteur. Il veut à tout prix l'empoigner, l'attendrir par ses chuchottements; et pour débuter, il nous assure qu'il ne s'est décidé à faire le voyage de Québec au lac à Jacob, qu'après de profondes méditations, et après avoir "philosophé six mois sans désemparer." Philosopher n'est pas un vain mot. C'est là rude métier; plus d'un en a causé, entr'autres le lièvre de La Fontaine, qui nous a raconté jadis ce qu'il faisait "dans son bureau poudreux."

Un lièvre en son gite songeait,
(Car que faire en gite, à moins que l'on ne songe?)
Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait.
..................................................
Jamais un plaisir pur, toujours assauts divers
Voilà comme je vis.

Par heur ou malheur tout prend fin ici-bas; l'ennui aussi bien que la philosophie. Le lièvre de La Fontaine et l'auteur *de Québec au lac à Jacob* en sont la preuve; et tous deux nous ont laissé le récit de leurs tribulations.

Le mélancolique animal

..........................................................se mit à voyager; quant à M. Tardivel, séduit par cet exemple il "ne songe plus qu'à respirer à pleins poumons l'air vivifiant de la campagne," et sur ce, voilà le prince des critiques canadiens qui se lève; le voilà qui part: voilà le prince des critiques parti.

Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.

Mais voyez l'effet de la fréquentation des classiques; je me laisse entraîner par le récit du lièvre, quand c'est celui de M. Tardivel qu'il me faut subir.

"Assis sur le devant du bateau, ayant à ma gauche les grandioses montagnes du nord couvertes d'un manteau tissu d'or, de pourpre et d'écarlate, à ma droite les fertiles champs du sud, je me mis à".........................—je donne en cent à deviner

(1) De Québec au Lac à Jacob. *Canadien* du 17 Octobre 1878.

**ce que va faire ce philosophe en vacance, qui fend les ondes, avec des montagnes à sa gauche et des champs fertiles à sa droite—*"je me mis à rêver comme on rêve à vingt ans!"***

Au milieu de l'enthousiasme que lui cause l'idée d'avoir laissé sa philosophie, à la ville, et d'avoir secoué la poussière de son "bureau poudreux," l'auteur *de Québec au lac à Jacob* oublie de guillemeter tout un vers d'une romance d'Emile Barateau, où se recontrent ces tendresses :

Oh ! rien qu'en la voyant
Au bord de l'onde pure
Se pencher souriant,
On l'aimait, je le jure.
Et moi qui l'aperçus hélas ! quelques instants,
*Je me mis à rêver comme on rêve à vingt ans.*

Trouver un vers entier de Barateau, enchassé dans les ciselures de celui que l'école du lac à Jacob reconnait comme le prince des critiques canadiens, n'est pas bonne fortune donnée à tout mortel. Boileau, Racine, Corneille, voilà ceux que le prince se plaît à admettre aux petits levers de sa prose. Ceux-là sont de la Société ; mais Emile Barateau, l'obscur Barateau.........

.........On ne s'attendait guère
A voir *Emile* en cette affaire.

Il est vrai qu'il est permis d'être distrait lorsqu'on a été "désemparé par six mois de philosophie." Rêvez-donc "comme on rêve à vingt ans ;" rêvez que ce vers est de votre facture, et profitez de ce court instant de paternité, car,—et c'est encore une romance qui dit cela—mais elle n'est plus de Barateau :

Les plaisirs de ce monde
Bientôt sont effacés.

Rêvez, mais hâtez-vous ! La foule est là, mugissante, sur le quai de la Malbaie. Elle attend l'auteur *de Québec au lac à Jacob*. Elle veut voir le prince des critiques canadiens : elle tient à toucher son fusil ; à soulever ce mystérieux portemanteau, où faux cols, *inexpressibles*, bonnets de nuits et plumes d'oie se prélassent trop familièrement peut-être, sur des manuscrits destinés à répandre la terreur parmi la gente littéraire.

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.

"Heureusement," nous avoue M. Tardivel, "et ce ne fut pas sans peine, M. Perreault empêcha" ces gens "de me saisir à bras-le-corps et de me hisser dans une *calèche*"

Sans le bras vigoureux de son ami, l'auteur *de Québec au lac à Jacob* allait payer cher l'imprudence qu'il avait commise de dire *urbi et orbi*, qu'il avait "philosophé six mois sans désemparer," mais que cet état comateux venait de cesser, pour permettre "à ses poumons de se remplir de l'air vivifiant de la campagne." Mises au courant de cette nouvelle, les populations s'étaient précipitées vers le quai de la Malbaie ; et ceux qui ont été témoins des grandes démonstrations populaires, peuvent seuls se faire une idée de la scène qui va se passer. Les premiers arrivés font patiemment pied de grue au bord de la mer, tandis que les retardataires se pressent et se bousculent. Tout à coup, un long cri d'enthousiasme s'échappe de cette mêlée humaine ; et cent, mille bras sortent de ce fouillis pour se tendre vers le prince des critiques, s'en "saisir à bras le corps," et.........*horresco referens !* le "hisser dans une calèche."

Oh ! vous qui faites partie de la glorieuse et compacte phalange des classiques, rappelez vos souvenirs de l'antiquité, et dites-moi si le triomphe de Bacchus, à son retour de l'Inde, est comparable à cette arrivée de M. Tardivel sur le quai de la Malbaie. Les entrées triomphales de Scipion l'Africain, de Marius, du consul Duilius et de César traînant à sa suite le fier Vercingétorix, attirèrent—elles moins de Romains le long du Vélabre, auprès du cirque Maximin, sur la Voie Sacrée, au Forum et dans l'intérieur du temple de Jupiter Capitolin, que la pieuse fuite de M. Perreault enlevant le prince des critiques aux tourments de la calèche, n'amena de cohortes curieuses au pied du cap à l'Aigle ? Nouvel Enée, M. Perreault court : il vole à travers champs, portant sur ses épaules ce nouvel Anchise.

Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.

Et pendant que léger comme Camille effleurant les épis des blés, il arrache son précieux fardeau aux farouches *bras le-corps* de la foule, vous "rêvez" au bonheur de M. Tardivel. Enchanté de ce nouveau genre de locomotion, il doit, vous dites-vous, se laisser bercer par les douceurs du *far niente*. Erreur : vous ne connaissez guère l'auteur *de Québec au lac à Jacob*.

"J'ai parlé de mon fusil, se dit-il : c'était *donc* une partie de chasse que j'étais venu faire à la Malbaie." Et après cet effort de logique, le père Anchise reprend le

ton confidentiel, et murmure aux oreilles d'Enée, qui suant à grosses gouttes, vient de déposer son fardeau sur la lisière du bois :

"Bien que doué d'un caractère pacifique, j'aime assez l'odeur de la poudre brûlée. (Comme si la poudre pouvait avoir de l'odeur autrement !) J'aime surtout l'odeur des forêts, la brise des lacs, la *sollitude* des montagnes, le pétillement du feu des bivouacs ; c'est-à-dire que j'aime plutôt les *accessoires* de la chasse que la chasse elle même."

La Fontaine, qui passait pour avoir de l'esprit, de son temps, n'aurait certes pas oublié de dire, en lisant cette phrase :

Mon sujet est petit, cet accessoire est grand,

et je suis de son avis, malgré le charme que j'éprouve à recevoir tous ces précieux renseignements que l'auteur *"de Québec au lac à Jacob"* daigne me donner sur sa personne. Je fais partie du public, et, comme lui, j'apprends avec plaisir—et de la bouche du Maître encore—qu'Il est "philosophe" "rêveur," "doué d'une nature pacifique," et avec le public, je crois le Maître sur parole quand Il me dit :

—"Je devenais rapidement poète."

Tous ces détails sont charmants. Je ne saurais en demander davantage ; mais en esquissant ainsi à longs traits votre autobiographie, vous négligez l'orthographe, ô prince des critiques ! et vous qui n'aimez la chasse que pour ses *accessoires*, vous écrivez *solitude* avec deux *l*, ce qui donne à ce mot une légère allure ornithologique, parfaite comme *accessoire de chasse*, mais peu française hélas !

Il est vrai que cet oubli ne peut paraître qu'un détail à celui qui proclame hautement, à qui veut l'entendre :

—"Je suis venu pour abattre perdrix et lièvres et non pour rêvasser. C'est du sang qu'il me faut répandre et non de l'encre."

Du sang ! mais votre caractère "pacifique" qu'en faites-vous ? de l'encre en cette so*l*itude ! où sont vos dictionnaires ?

Ayant entendu parler du charme que prête à un récit quelques portraits bien esquissés, l'auteur *de Québec au lac à Jacob* ne peut résister à son tour, à l'entraînement de peindre. Son guide est debout devant lui.

—Allons, se dit-il, en passant rapidement son pinceau sur ces couleurs, tu t'en vas à la postérité : attention mon bonhomme !

Et voilà que M. Tardivel nous peint en traits fantastiques, une tête qui laisse bien en arrière les profils célèbres de Géralde, Bélise, Adraste, Cléon et Damis. Il est vrai que tout le monde ne saurait marcher dans l'ombre de Molière.

M. Tardivel n'y était pas, à coup sûr, le jour où il s'est mis en tête d'esquisser le profil du guide Savard.

—"La renommée, nous dit-il, l'a entouré d'une espèce de nimbe de vague et de mystère—comme diraient messieurs les romantiques—qui nous impressionne profondément et nous fait comprendre tout le néant d'un amateur comparé à un artiste. Personne ne sait au juste combien il a tué de caribous, d'ours et d'orignaux, mais le nombre en est prodigieux." (Qui a tué ces ours, ces orignaux et ces caribous ? est-ce le nimbe vague et mystérieux ? est-ce l'espace ? le nombre ? à coup sûr ce n'est pas le guide Savard, puisque son nom n'est mentionné qu'à onze lignes plus loin, dans la deuxième phrase qui précède celle-ci.) "C'est un personnage légendaire, qu'on admire en se tenant respectueusement au loin ; ce serait une véritable profanation que de vouloir le scruter en détail !"

Que dire de ce tableau où l'on voit un brave cultivateur, père de famille et chasseur à ses moments, courir les bois, le front "entouré d'une espèce de nimbe de vague et de mystère ?" Il est vrai qu'en voyant le père Savard ainsi affublé, on "comprend tout le néant d'un amateur comparé à un artiste," mais cette sensation qu'éprouve M. Tardivel ne saurait l'empêcher de suivre l'homme au nimbe ; après tout, n'est-ce pas son guide ? Loin de là, l'auteur "l'admire en se tenant respectueusement au loin ;" car—et c'est la conviction intime du prince des critiques—"ce serait une véritable profanation que de vouloir le scruter en détail."

Il est vrai qu'après semblable effort, il nous est plus facile de comprendre pourquoi M. Tardivel vient nous dire qu'il "devenait rapidement poète." Admirer son guide *"en se tenant respectueusement au loin,"* peut être tout ce qu'il y a de plus nouveau, en fait de "philosophie" contemplative, mais ce n'est pas ce qu'on peut appeler, aller à la chasse.

Au milieu de ces fantastiques préoccupations, il ne faut plus s'étonner de trouver au style de M. Tardivel, des allures encore plus fantastiques. Vient-il à parler du lac à Jacob ? sans cesse cet endroit nous revient sous la forme un peu monotone de *nappe d'eau.*

—"Nous décidâmes de porter nos armes meurtrières sur les bords du lac à Jacob, *nappe* d'eau située au nord de la Malbaie."

"Le lac à Jacob ressemble à s'y méprendre à tous les autres lacs de la rive nord que j'ai vus. Une belle *nappe d'eau* entourée de montagnes."

A mesure que le récit se déroule, l'orthographe de l'auteur est de plus en plus négligée : ainsi, quand le prince écrit "le camp fait d'écorce d'épinette où nous comptions trouver un abri avait été renversé par quelque *vandale* de chasseur." Le dictionnaire toujours bon à consulter, se dresse entre l'écrivain et le lecteur pour leur dire, qu'en pareil cas on met un V majuscule à Vandale. Mais à quoi bon s'embarrasser d'un Littré quand on a l'honneur d'être critique ?

Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,

et l'auteur *de Québec au lac à Jacob* continuant son récit, assure que "faute de mieux nous déclarâmes la guerre aux oiseaux et aux *écureils*."

On ne saurait être moins clément envers ces bêtes du bon Dieu, puisque même avant de tirer, M. Tardivel né "pacifique," estropie le nom que la langue donne à ces charmants rongeurs. Il était si simple de les appeler *écureuils*. Mais après tout, cela ne me regarde guère ; et puisque vous tenez à leur viser dessus, tirez et tâchez de ne pas les manquer, au moins dans le dictionnaire : l'orthographe vous restera.

L'odeur de la "poudre brûlée," les gémissements d'écureuils et les battements d'ailes des petits oiseaux poursuivis par le "Nemrod" du lac, se sentent et s'entendent à travers le style de l'auteur. Sa phrase se heurte, se précipite. Ce ne sont plus que hiatus, que chocs de voyelles. On ne sait trop qui fait le plus de bruit au milieu de ce carnage. Est-ce le fusil ou le bateau de M. Tardivel ? Sont-ce les voyelles du prince des critiques ?—"*Le bate*AU *Était atten*dU AU *quai de la Malb*AIE, À neuf heures du soir, mais à cause du mauvais temps, *il n'a p*U Y *venir*."

Boileau, qui s'occupait fort peu de la chasse aux écureuils, et encore moins de ses accessoires, a néanmoins prévu le cas où *ses* héritiers en parleraient :

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.
Il est un heureux choix de mots harmonieux ;
Fuyez des mauvais sons le concours odieux.

L'idée de la propriété de certains mots semble échapper aussi à M. Tardivel. Il écrit que ses guides "se dirigeaient au large et *ramenaient* LES *gibiers* à la portée de nos fusils." On dit bien "ramener un bœuf à l'étable ; ramener les troupeaux du champs ;" mais le dictionnaire veut formellement qu'on *rabatte le gibier* quand il s'agit de "battre la campagne pour forcer *le* gibier à aller à l'endroit où sont les chasseurs." Quant au mot gibier, la langue en fait un nom collectif qui s'écrit toujours au singulier. La Fontaine a dit :

Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,
Mais beaux et bons sangliers, daims et cerfs bons et beaux.

Toute cette ardeur qu'il déploie à "*ramener* LES gibiers" à portée de fusil, ne réussit donc qu'à faire faire une faute de français à M. Tardivel.

L'auteur *de Québec au lac à Jacob* cultive le pléonasme avec plus de succès que l'orthographe.

Exemple :—"La sombre forêt nous protége contre toute *intrusion intempestive*."

Consultez Littré au mot "intempestif." Intempestif, assure-t-il, est ce qui n'est pas fait en temps convenable : on dit "un projet intempestif, une demande intempestive." Une intrusion est toujours intempestive ; il ne faut pas être très fort en logique pour arriver à cette conclusion.

Quant au substantif *intrusion*, le dictionnaire ajoute qu'il ne peut s'appliquer qu'à ceux qui se sont introduits dans quelque charge ecclésiastique, et quelquefois, à certaines formations volcaniques. Or, je ne sache pas que, ni M. Tardivel, ni son aimable compagnon, aient joui frauduleusement de quelques biens de notre sainte mère l'Eglise ; encore moins, qu'ils aient appartenu à quelques rochers volcaniques qui se seraient introduits entre des roches pré-existantes. Le premier cas ferait de ces braves gens des anathèmes, tandis que le second plus curieux et moins dangereux, ferait remonter leur origine au temps où, certain "philosophe" enseignait la métempsycose.

Cette dernière version, qui est la moins invraisemblable, me ramène aux écureuils. Ils ont dû se défendre hardiment, si l'on en croit les rapports de l'ennemi ; car, ce dernier avoue, que ce fut la chasse aux canards et aux rats musqués qui lui donna les plus beaux résultats. Mais aussi, quelle énorme consommation de projectiles n'a-t-il pas fallu faire, pour arriver à constater de pareils succès !

"Le plus souvent, nous dit M. Tardivel, il fallait dépenser une livre de plomb pour chaque volatile."

Il y a dans ces lignes, un curieux calcul à faire résoudre par les gens du métier. Etant donné le nombre de canards tués par le journaliste en vacance, plus, chaque livre de poudre dépensée pour chaque canard, on demande quelle était la charge du "Nemrod" du Lac ? Pour le lecteur, la solution de ce problème est plus importante qu'elle ne le paraît de primo abord. Elle lui donnera une idée des fatigues qu'a dû éprouver le prince des critiques en gravissant cette côte de Fraserville "aussi glissante

que du saindoux." Pour nous la décrire, Mr. Tardivel, s'efforce de faire de l'harmonie imitative, et afin de nous prouver la longueur et la monotonie de cette rampe, il fait imprimer cinq fois en huit lignes les mots *descente* et *descendre*.

"Nous arrivons à la Malbaie, sans accident et sans autre incident notable que la *descente* des côtes de Fraserville. *Descendre* ces côtes en temps ordinaires, ce n'est pas une petite affaire; les *descendre* après une pluie torrentielle, c'est tout simplement une exercise gymnastique. Prenez une épaisse couche d'argile bleue que la pluie a détrempée et rendue aussi glissante que du saindoux; posez la sur une pente ayant une inclinaison de quarante-cinq degrés, puis essayez de *descendre* là-dessus en vous tenant debout, et vous aurez une faible idée des émotions que l'on éprouve en *descendant* les côtes de Fraserville."

Semblable *descente* gâte de plus en plus l'orthographe du prince des critiques, et il ne faut plus demander ce que cet auteur essoufflé, fait de son dictionnaire. Sa plume ne sait plus où donner du bec, et nous montre de temps en temps les rats musqués de M. Tardivel sans trait d'union, et de temps à autres de nouveaux rats musqués moins privilégiés, et ornés de cet appendice que le dictionnaire leur défend expressément de porter. Il est vrai que ces pauvres amphibies ont le droit de rester dans leurs trous, mais rien n'arrête le "philosophe" en congé. Il va les agacer jusque là, et sous sa plume capricieuse *ouaches*, mot indien qui veut dire cabane, devient un anglicisme sous le nom de *washes*. Après cette découverte, M. Tardivel d'ajouter mélancoliquement ;

"Les anglisismes se glissent partout !"

Et le prince des critiques toujours indépendant de l'Academie, et faisant fi de la langue, écrit anglicisme avec un *s*, lorsque le dictionnaire indique le *c*. Mais ne nous brouillons pas pour si peu. Remercions plutôt M. Tardivel, de la condescendance qu'il a eue de nous fournir l'occasion de le critiquer d'après la méthode de l'école, qu'il vient définitivement de fonder sur les bords du lac à Jacob; et pour ne pas le laisser sous une trop mauvaise impression, disons lui qu'il est homme à se reprendre; ce qui est beaucoup plus difficile que de reprendre les autres.

Une chose impossible à faire pour lui, ce sera de rompre ses attaches avec l'école romantique. Que dites-vous de ces phrases, où "seul assis sur une pierre entourée de broussailles," M. Tardivel, médite sur le Lac? N'allez pas au moins le confondre avec Lamartine. Ce dernier rêvait à Elvire.

Un soir t'en souvient-il? nous voguions en silence.

Le prince des critiques, plus positif, complote, dans l'ombre, l'assassinat d'un rat musqué.

—"La nuit tombe rapidement. A *vos* pieds, les eaux du lac sont presque noires, le silence pèse sur *nous* comme un poids énorme; ce silence *absolu* de la nature a quelque chose de lugubre, surtout, quand il n'est *rompu* que par ces bruits vagues et mystérieux (tout comme le nimbe du père Savard) que l'on entend dans les lointains, *parmi* les montagnes (si l'on *entend des bruits*, LE SILENCE N'EST PAS ABSOLU) lorsque la brise du soir se joue dans la cime des arbres. On dirait le chuchottement des esprits d'anciens guerriers sauvages. Votre sang circule moins librement; un frisson *glacé* (un frisson peut-il être tiède?) parcourt vos membres; involontairement, vous jetez derrière vous des regards inquiets. La situation n'est plus tenable. Ce n'est pas la Peur: c'est la So*ll*itude qui vous écrase. La So*ll*itude n'est pas faite pour l'homme; Dieu l'a dit dans le commencement."

Oui, je l'admets; mais encore une fois, la SoLitude est faite pour le dictionnaire. De grâce, que l'auteur se hâte de lui couper un *l*. Il peut en trouver l'emploi de suite; et chaque fois que le verbe *allonger* reviendra se poser sous sa plume de critique, qu'il lui donne, sans sourciller, un des *l* qu'il s'efforce de faire accepter à la So*l*itude. "Le visage de notre Nemrod *s'al*ongeait, dit l'auteur." "S'ALLongeait est plus français, et ne peut en aucune sorte empêcher "notre Nemrod" de nous décrire sa fameuse chasse aux rats musqués:

"Non loin de terre, nous assure-t-il, *je vois* deux sillons convergents *et je ne vois* que cela; mais je sais que le rat musqué se trouve *là ou les* deux sillons se touchent."

*"Là ou les"* serait parfaitement à sa place dans une tyrolienne; dans une phrase, qu'il me soit permis de ne pas l'admettre. J'hésite aussi à le croire, lorsque le prince des critiques canadiens me dit: "Je délibère *en moi-même*." Comme si on pouvait délibérer *en* un autre! Mais ces romantiques, en ont vû de plus fortes: témoin Ponson du Terrail, qui écrivait avec conviction: "Sa main était froide......comme celle d'un serpent." Et cet autre, qui disait: "Ils se rencontrèrent à cheval et se saluèrent jusqû'à terre." Permis alors à M. Tardivel de délibérer en lui-même, et ce sans hésiter. La mise en scène qui l'entoure se prête admirablement à cette occupation, et les effluves de romantisme qui passent à travers la mystérieuse forêt où il va dormir cette nuit, passent aussi à travers sa prose.

"Vous êtes étendu sur un lit de branches de sapin odoriférantes; c'est un lit préférable à l'édredon le plus douillet. Un feu pétillant vous donne une chaleur

bienfaisante, inonde la tente d'une molle clarté et projette au loin des ombres gigantesques et mystérieuses. La sombre forêt vous entoure et vous protége contre tout *intrusion intempestive*. A travers les grands arbres la *lune vous regarde et semble envier votre sort*. Votre esprit, dégagé de tout souci, s'élève sans effort au-dessus du *terre à terre* de la vie routinière du bureau, (toujours ce bureau........ poudreux?) Vous éprouvez un sentiment indéfinissable de liberté et d'indépendance. Vous causez avec votre ami, vous chantez, réveillant les échos des montagnes endormis depuis des siècles."

Pendant ce quart-d'heure de poësie, l'ami de l'auteur de *Québec au lac à Jacob* "ne vous répond plus; il dort,"—c'était son droit—et vous restez seul, suivant de l'œil, les spirales de fumée et les étincelles qui montent *comme des serpents de feu*." Des serpents de feu! mais cette comparaison sent son *hugolâtre* à vingt lieues à la ronde. Il est vrai qu'après cette découverte ophidienne, M. Tardivel n'y tient plus, et qu'il nous avoue:—"Vos pensées deviennent de plus en plus confuses, elles ne sont plus que des rêves, enfin vous tombez doucement dans un sommeil profond." Et je n'ai pas de peine à le croire.

Mais, avant de s'endormir, le prince des critiques a voulu suivre l'excellente prescription que d'Harleville donnait à son ami:

On dort, on boit, on mange; on mange, on boit, on dort:
De ce régime, moi je m'accommode fort.

Il soupe; et pendant qu'il se livre à cet agréable passe-temps, Elzéar—il y en aura toujours qui regarderont manger les autres—"Elzéar l'éclairait au moyen d'un flambeau d'écorce de bouleau." Au dire du soupeur, il n'y a rien au monde comme l'enveloppe soyeuse de ce genre de bétulinée: la vue seule d'une de ses écorces plonge M. Tardivel dans la béatitude la plus entière, et lui fait faire la plus complète de ses confidences.

"Nous avions l'air, dit le prince, de véritables pachas........................................ sans queue!" (*sic*.)

Cet état de parfait bonheur, qui n'irait pas à tout le monde, rend à l'auteur "de *Québec au lac à Jacob*" toute sa vigueur d'autrefois. On ne saurait être plus entraînant ni moins exigeant: un morceau d'écorce de bouleau lui suffit pour nous intéresser; et le voilà qui se met à faire une savante dissertation sur l'emploi de ce tissu ligneux.

—"De cette écorce, nous dit-il, on fait de belles nappes pour couvrir une table rustique, des serviettes pour essuyer la vaisselle et *au besoin* les mains."

Cet *au besoin* est tout purement un chef-d'œuvre, et pour me servir d'une expression qui fait plaisir à l'école;

"Ça fait rêver!"

Quand on aime le bouleau, à ce point, on n'en saurait trop prendre; aussi, les adieux du voyageur à ses précieuses écorces, sont tout ce qu'il y a de plus navrant. M. Tardivel a la parole:

"Le matin du cinquième jour se lève, nous dit-il, et il nous faut quitter notre camp. Ce n'est pas sans regret que nous nous en éloignons, car on ne saurait croire comme on s'attache vite à quelques morceaux d'écorce ........"

On le voit; la tournure d'esprit de l'auteur "*de Québec au lac à Jacob*" est tout ce qu'il y a de plus sentimental, et son dévouement à l'écorce de bouleau n'a pour pendant que son amour insensé pour l'adjectif. Ses phrases en sont constellées, et omme le prince des critiques est en bel humeur, il voit tout en beau, et sa prose ressemble au paradis terrestre. Si on le croyait sur parole, il n'y aurait sur cette planète que "montagnes grandioses," "champs fertiles," "braves colons," "riches paroisses," "victoire morale," "mer calme," "air vivifiant," "homme sensible," "heureux désordres," "tables rustiques," "belles nappes," "montagnes encadrées," "rivière serpentante," "blanches habitations," "personnages légendaires," "anciens guerriers indiens," "expérience consommée," "douce passion," "adolescent original," "terre promise." Il est vrai que lorsque l'auteur s'échauffe, cet horizon de parfait bonheur disparait, pour faire place aux "flots bruyants," aux "oiseaux effarés," à la "poudre brûlée," à "l'herbe grossière," à une "figure inquiète," à des "yeux hagards," à un "frisson glacé," à des "reins brisés," et à un "massacre épouvantable." Il ne faut pas regarder de trop près à ces incompatibilités d'humeur, lorsque celui qui en souffre, est peut-être lié pour la vie à l'adjectif. Néanmoins, que M. Tardivel me permette de lui faire une prédiction. Son amour pour l'écorce de bouleau peut être éphémère: l'affection qu'il porte à l'adjectif peut se flétrir comme les feuilles d'automne, mais bien des *serpents de feu* s'élanceront sous le sombre dôme de la forêt, avant que l'auteur "*de Québec au lac à Jacob*" ne consente à se brouiller avec l'*imparfait* et le conditionel. Ce n'est que lorsqu'il emploie ces temps, que le prince des critiques canadiens est véritablement le Maître. Voyez le planer dans toute son omnipotence.

—"Je *devenais* rapidement poëte."

—"Cet ami, c'*était* M. Bender, ingénieur civil."

—"C'*était* dans ce bût que M. Bender *s'était* mis en route. Accompagné d'un ami, M. Gauvin, arpenteur, il *allait* à Chicoutimi.........afin de constater, s'il *serait* possible de rendre navigable au moyen d'un système de canalisation, cette branche de la rivière Saguenay. Avec des communications par eau.........la vallée du lac *St.* Jean *entrerait* immédiatement dans une nouvelle ère de prospérité. Des certaines de familles s'y *jeteraient*, de riches paroisses y *surgiraient* comme par enchantement. Alors, un chemin de fer reliant cette région avec Québec *s'imposerait* à nos capitalistes, parceque ce *serait* une entreprise payante.".

—"M. Perrault *m'attendait* sur le quai........."

"M. Perreault surtout *semblait* avoir les pies et les pics DE BOIS en grippe."

Et ainsi de suite, tout le long de la route de Québec au lac à Jacob, l'imparfait et le conditionnel accompagnent nos voyageurs et ne les lâchent pas d'une semelle, quoi qu'il y ait encore de la timidité dans leur allure. Ce n'est que lorsque survient Elzéar, que le conditionnel finit par se laisser distancer par son rival, et que l'imparfait est reconnu chef de file. "Elzéar" nous dit M. Tardivel "est un adolescent original, digne de figurer dans un roman de Dickens," et je n'ai pas de peine à croire cela, car ce garçon—à l'exception toute fois du moment où il soupèse le rat musqué du prince des critiques—se tient à l'imparfait tout le temps du récit, et cela avec un flegme imperturbable. Ainsi:

—"Dans un tour de main, Savard et le jeune Elzéar, *avaient* attaché nos bagages."

—"Je *n'avais* rien à y voir; quant à Elzéar il *avait* l'air rêveur."

—"Tandis que M. Savard et Elzéar montés sur des voitures..........se *dirigeaient* au large et *ramenaient* DES gibiers à la portée de nos fusils."

—"Pendant que nous soupions, Elzéar nous *éclairait*."

—"Le jeune Elzéar *prenait* les devants; sa Dulcinée *l'attirait* comme l'aimant attire le fer. Le malheureux! il ne *savait* pas (qui? le fer ou l'aimant?) que sa douce passion *devait* nous faire manquer un beau coup de fusil."

Hélas! ce coup de fusil n'est pas la seule chose que M. Tardivel ait manquée dans cette excursion au lac à Jacob. La grammaire, cette belle maîtresse, pour laquelle il nous jurait professer un culte si pur, ne l'attire plus "comme l'aimant attire le fer," et la Dulcinée d'Elzéar est mieux traitée par son "adolescent original," que ne l'est la fille de l'Académie française par le prince des critiques.

Quand il écrit: "M. Bender, homme sensible aux beautés de la nature, mais tout entier *dans* sa profession," M. Tardivel commet une faute de grammaire, puisqu'il faut écrire, "tout entier À sa profession." Quand M. Tardivel continuant son récit, assure que "*c'était* dans ce but que M. Bender *s'était* mis en route," il trébuche sur une deuxième faute de grammaire, puisque l'on dit: "*C'est* dans ce but que............Il fait une troisième faute de grammaire, quand écrasé sous un monceaux de lièvres, le prince des critiques nous assure, que cela "a fini par me donner LE pesant." Dans ce sens, l'adjectif *pesant* ne peut s'employer substantivement. Boileau disait:

On peut être à la fois et pompeux et *pesant*.

Quatrième faute de grammaire, quand l'auteur *de Québec au lac à Jacob* nous annonce, que M. Savard "a prononcé un mot, qui vaut la peine qu'on *l'enrégistre*." *Enregistrer* ne prend pas d'accent.

Cinquième faute de grammaire, lorsqu'il dit: "Je *n'entreprendErai* pas de décrire en détail notre *séjour* de cinq *jours* au lac à Jacob." En français on lirait: je *n'entreprendrai* pas."

Sixième faute de grammaire quand M. Tardivel écrit: "Seul, assis sur une pierre, entourée de broussailles, *vous* attendez longtemps. La nuit tombe rapidement ............A *vos* pieds, les eaux du lac sont presque noires, le silence pèse sur *nous* comme un poids énorme." Pour être conséquent il faut choisir entre VOUS et NOUS; et ce choix étant fait, continuer l'emploi de ce pronom tout le long de la phrase. Enfin, M. Tardivel fait une septième faute de grammaire, quand, parlant de l'écorce de bouleau, il nous assure que "ce materiel sert à fabriquer une foule d'autres choses *qu'on apprend* que lorsqu'on est à la chasse." Un élève de sixième aurait écouté Lhomond, en écrivant "une foule de choses qu'on N'apprend que......" et il aurait eu raison.

Cette négligence de la langue se glisse dans les mots les plus ordinaires, et M. Tardivel nous parle-t-il du lac Saint-Jean et du fleuve Saint-Laurent, il écrit de suite ST.-Jean, ST.-Laurent; néanmoins la grammaire veut que le mot *saint* appliqué à un nom ou à un lieu, s'écrive au long avec un S majuscule et un trait d'union.

Et ces fautes impardonnables se continuent ainsi tout le long du voyage au lac à Jacob, où—pour compenser ses déboires d'écrivain—la plus singulière des découvertes attend le prince des critiques. C'est là, au milieu "des bruits vagues et mystérieux," sous les hautes futaies de la "forêt primitive," que vit le pic DE BOIS. Jusqu'à présent, la science ornithologique avait reconnu, le pic vert, le pic cendré, le

pic des Philippines, le pic du Bengale, le pic de Luçon, le pic vermillon, le pic mordoré, le pic à gorge jaune, le pic noir, le pic dominicain, le grand pic à bec blanc, le pic cafre et le pic à ailes dorées. Mais depuis sa sortie de l'arche, le pic DE BOIS s'était dérobé aux naturalistes, et les plus savants n'en soupçonnaient pas même l'existence. Réparé, et remonté par le père Noé, puis parti à tire d'aile, du mont Ararat, le pic DE BOIS—cet ancêtre des jouets de Nuremberg—était allé se percher sur les bords du lac à Jacob, y attendre patiemment, en compagnie du merle blanc, la venue du prince des critiques canadiens, pour lui dire que s'il n'arrivait pas au Panthéon par le chemin des lettres, il y parviendrait à coup sûr, en prenant pour guide les sciences naturelles. Aussi, faut il s'attendre un jour ou l'autre, à la résurrection de M. Tardivel "enseveli vivant dans un tombeau"—*sic*—et. à le voir porté vers le temple de la Gloire, par les merles blancs et les pics DE BOIS qui, dans cette circonstance solennelle, remplaceront M. Perreault, et uniront leurs ailes pour en faire une couche de duvet, sur laquelle l'auteur *de Québec au lac à Jacob* pourra se reposer éternellement.

Qu'on aille soutenir après un tel récit,
Que *pie* et *pic* n'ont pas d'esprit.

Mais, avant qu'il ne reparte pour les sphères éthérées, qu'il me soit permis d'adresser quelques observations à M. Tardivel. Je viens de dire ce que je pensais de son voyage au lac à Jacob, et dans quatre colonnes et demie de notes de touriste, j'ai eu la triste corvée de trouver plus de fautes, qu'il n'en faudrait, pour tuer à jamais le plus pompeux des in-folios. Je tiens à dire maintenant un mot de cette critique. M. Tardivel, qui peut en profiter, a trop souvent assuré au public que je faisais partie d'une certaine société d'admiration mutuelle, pour me refuser de lui parler un peu de nous, un peu de moi.

Cette étude sur la manière de l'auteur *de Québec au lac à Jacob* est-elle de la critique?

Quoiqu'en puisse penser certaine école qui se montre fière de ce genre de prouesse, je dois franchement répondre:

Non.

Mais j'ai tenté de faire une fois, ce que M. Tardivel prend si grand plaisir à faire pour les autres. Dieu merci! je ne me sens aucun goût pour ce métier d'éplucheur, et je ne suis pas de ceux qui croient, que la plume n'est faite, que pour promener sa pointe acérée sur les travaux d'autrui. Néanmoins, j'ai tenu à montrer au public, que le chef reconnu par l'école du lac à Jacob, était aussi peccable que le premier venu; et sa méthode vient elle-même lui apprendre, qu'il n'a nullement mission d'essayer à décourager sans cesse ceux qui travaillent. M. Tardivel n'est pas encore assez bien avec la grammaire et le dictionnaire, pour s'armer chevalier et faire ainsi faction, à la tête de la côte de Léry, pour guetter, chaque auteur qui passe. Quand on fait des erreurs et des fautes comme celles que je viens relever, on n'a guère reçu de Dieu le don d'être pourfendeur de phrases, et on ne saurait jouer, avec succès, le rôle de don Quichotte de la langue. Qu'il soit plus modeste: que l'auteur enfourche sans hésiter le bidet de Sancho Pança.

Les premières armes de M. Tardivel lui ont prouvé sa faiblesse, et dans un article de la *Revue de Montréal*, un de nos bons écrivains canadiens lui a finement démontré, que sa *Vie du pape Pie IX* n'était qu'une pâle analyse de ce qui avait été publié sur ce grand pontife, et qu'un tissu de fautes de français et d'obscurités de style. En parcourant ce petit volume, le critique de la *Revue* ne cesse de relever des "expressions impropres" et des "locutions vicieuses," dans le genre de celles-ci: —"Motifs avouables À la guerre;" "finances DÉLABRÉES PAR la révolution;" "les blessés se jetaient AU bas de leurs lits, etc."

Page 8, 2e paragraphe, le critique de plus en plus traqué par le guignon trouve "une période—si toutefois on peut l'appeler ainsi—composée de plusieurs incidentes, mais de proposition principale point. La voici: *"Grand par sa charité et par sa douceur autant que par sa fermeté inébranlable, grand par les souffrances et par les persécutions; glorieux par ses œuvres, dont une seule suffirait pour illustrer la vie d'un homme, glorieux par son zèle vraiment apostolique, glorieux par son génie, glorieux par la durée de son règne; saint dans toutes choses, depuis sa plus tendre enfance jusqu'à sa mort."* "Et puis? C'est tout!", ajoute le critique stupéfait, et qui n'en peut croire ses oreilles.

Voilà pour le style de la *Vie du pape Pie IX*: quant aux droits, que ce livre peut donner au titre d'historien, celui qui en fait la revue nous assure que l'auteur "manque d'ordre;" que son petit volume fourmille "D'ERREURS THÉOLOGIQUES," et que M. Tardivel "a quelques fois rapporté les paroles solennelles du grand pape, autrement que les auteurs les mieux accrédités." Au lieu d'élever les âmes, la *Vie du pape Pie IX*, telle qu'écrite par l'auteur *de Québec au lac à Jacob*, laisse les

cœurs froids ; et en la refermant, plus d'un lecteur a dû se surprendre à parodier, tout bas, l'épigramme dirigée jadis, contre Le Franc de Pompignan :

Sais-tu pourquoi le pape Pie
A tant souffert pendant sa vie ?
C'est que le saint homme savait
Qu'un jour Tardivel écrirait.

M. Tardivel paraît se croire un

Juvénal élevé dans les cris de l'école.

Il se prend au sérieux, et trouve grand plaisir à poser en Croquemitaine :

Le seul bruit de mon nom renverse les murailles
Défait des escadrons et gagne les batailles,
..............................................................
En Europe, où les rois sont d'une humeur civile,
Je ne leur rase point de château ni de ville,
Je les souffre régner ; mais chez les Africains,
Partout où j'ai trouvé des rois un peu trop vains,
J'ai détruit leurs pays pour punir leurs monarques,
Et leurs vastes déserts en sont de bonnes marques ;
Ces grands sables, qu'à peine on passe sans horreur,
Sont d'assez beaux effets de ma juste fureur.

Quand M. Tardivel "né malin" nous assure qu'il "rêve," on peut de suite s'attendre à recevoir la réponse de *Matamore* de Corneille :

Il est vrai que je rêve, et ne saurais résoudre,
Lequel je dois des deux le premier mettre en poudre,
Du grand sofi de Perse ou bien du Grand Mogol.

Le prince des critiques est alors en verve, et la gente littéraire canadienne, un peu dans la position du sofi de Perse et du Grand Mogol, n'a qu'à bien se tenir. A l'un, M. Tardivel reproche l'ignorance de la grammaire ; à l'autre, le peu de connaissance de la langue. A celui-ci, l'emploi de l'imparfait ; à celui-là, trop d'adjectifs : aux deux, des défaillances de style, des pléonasmes, des non-sens.

Toutes ces horreurs se retrouvent groupées autour du fameux lac à Jacob, et crient à ceux qui approchent, que M. Tardivel n'a pas la bosse de la critique, et que sa véritable place est au milieu de ceux qui travaillent, modestement, sans rechercher à tout instant un piédestal pour bien se mettre en évidence. Que le chef de l'Ecole du lac à Jacob apprenne, et fasse son profit de cette pensée de LaBruyère :

"Un critique n'est formé qu'après plusieurs années d'observations et d'études."

Nos lettres ne sont pas encore assez fortes, ni assez accentuées, pour obliger ceux qui se croient des Sainte-Beuve, des Jules Janin et des Paul de Saint-Victor, à mettre le nez à le fenêtre, pour voir qui passe ainsi ; et pour bien des années, la véritable devise de la littérature canadienne française sera ce vers de Boileau :

Soyez plutôt maçon si c'est votre talent.

Boileau, le seul, le véritable prince des critiques aura longtemps raison pour nous. Nos littérateurs canadiens ne sont que des maçons : et pas autre chose. Chacun d'entre eux a son humble besogne à faire, au milieu des matériaux qui nous entourent. Les uns taillent la pierre, les autres préparent le mortier ; il en est qui montent la charpente : d'autres ne font qu'apporter ce qui doit servir à chacun. Au milieu de ce tohu-bohu, il siérait mal ` un architecte de venir critiquer, encore plus de donner son jugement sur l'ensemble d'un édifice qui n'est qu'en construction. M. Tardivel serait le premier à le lui dire ; et pourtant, le prince des critiques canadiens fait ce qui lui paraîtrait si ridicule chez un faux connaisseur.

Ne sutor ultra crepidam.

Que l'auteur *de Québec au lac à Jacob* veuille bien écouter ces paroles ; qu'il apprenne à faire avant de défaire, qu'il sache travailler avant de juger. Ces conseils ne sont pas *intempestifs*, et ne sauraient être pris en mauvaise part. Les donnants sont rares, et pour bien disposer M. Tardivel à accepter ces modestes avis, je vais lui dire, ce que c'est que cette prétendue société d'admiration mutuelle, dont l'existence semble l'assimiler de plus en plus au lièvre de La Fontaine :

Jamais un plaisir pur, toujours assauts divers,
Voilà comme je vis ; cette crainte maudite
M'empêche de dormir sinon les yeux ouverts.

La société d'admiration mutuelle n'existe pas, dans le sens sarcastique que lui donne le chef de l'école du lac à Jacob ; mais les quelques noms qu'il daigne, de temps en temps, désigner au public, comme faisant partie d'une coterie, appartiennent à des gens qui écrivent, cultivent les arts, les sciences, étudient et recherchent

sans cesse ce qui peut élever l'âme et la patrie. Ces personnes ont un but—ceci n'est pas à dédaigner en ce monde—et sont beaucoup plus modestes que ne veulent bien le permettre le talent et l'école de M. Tardivel. Elles ne travaillent qu'à ce qui peut rendre nos croyances plus fortes, nos liens nationaux plus reserrés, nos institutions plus inviolables. Leur ambition est de rappeler sans cesse à la nationalité canadienne-française, tout ce qu'elle a de grand dans son passé, tout ce qu'elle peut avoir de grand dans son avenir. Ces gens là ne se lèvent pas dans les réunions, et ne disent pas à qui veut les entendre :

—Nous sommes le bon goût ; notre métier, à nous, c'est de faire de la critique.

Ils disent :

—Travaillons selon la mesure de nos forces, et mettons en pratique la parole du Christ, qui commande aux hommes de bonne volonté, de s'aimer les uns les autres.

Voilà ce que ces gens-là pensent ; et voilà ce que serait la société d'admiration mutuelle, si elle pouvait prendre au soleil une portion de l'espace, qu'occupe avec tant de verve et d'autorité l'École du lac à Jacob.

L'imagination romantique de M. Tardivel peut broder à loisir sur cette confidence qu'il provoque depuis longtemps, et puisque j'en ai l'occasion, je veux lui offrir un nouveau conseil.

Lorsque, emboitant le pas derrière les lakistes, Wordsworth, Coleridge et Southey—gens qui ne pouvaient vivre qu'au milieu de vallées embaumées, de soleils couchants et de nuits étoilées—vous vous laisserez emporter par de profondes "rêveries :" que vous aurez "philosophé six mois sans désemparer," et que vous ne verrez que lacs caressés par brises tièdes et irisés par les pâles clartés de la lune ; ne vous fiez pas à votre mémoire, ô prince des critiques canadiens ! Elle n'est pas de Tolède, celle-là, et trouverait volontiers plaisir à vous faire prendre le Pirée pour un homme.

Ainsi, quand elle vous engage, à écrire :

"Je sentais toute la vérité *de ce vers de Byron :*"

"God made the country and man made the town."

Méfiez-vous. L'espiègle vous trompe. Pour vous en convaincre—dans le cas où l'auteur spolié ne serait pas sous votre main—réconciliez-vous, une fois pour toute avec le dictionnaire—anglais ou français, peu importe—et consultez celui de Worcester, au mot *country*, page 326, édition Swan, Brewer and Tilston ; Boston, 1860,

Il vous dira que *"ce vers de Byron"* est tout simplement DE COWPER.

Votre mémoire gasconne encore et vous trompe de plus en plus, lorsqu'elle vous dicte ce prétendu vers de Virgile :

*Hæc olim forsan* meminisse juvabit.

En vous faisant ainsi falsifier le texte de l'immortel poète de Mantoue, votre imagination vous force à commettre un crime de lèse-lettres ; et—si vous étiez classique —je serais disposé à vous en demander un compte sévère. Vous êtes romantique, heureusement pour vous ; et pour ce, il vous sera beaucoup pardonné. Néanmoins, puisque vous avez un faible pour l'épigraphe, oublions ensemble ce vers de Boileau ;

Le latin dans les mots brave l'honnêteté :

et, profitez d'un dernier conseil.

Lorsque vous citerez Virgile, acceptez ô prince des critiques canadiens, cette version, la seule autorisée, la seule vraie, même lorsqu'elle doit servir d'épigraphe au voyage *de Québec au lac à Jacob :*

FORSAN ET HÆC OLIM meminisse juvabit.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

(*Extrait de l'Evénement du 8 Janvier 1879.*)

## UNE LEÇON DE GRAMMAIRE.

J'ai édité ces jours derniers une petite brochure *intime* que j'ai intitulée "Rapport sur le *Concours d'Agriculture.*"

Un des rédacteurs du *Canadien* M. Jules Tardivel, qui s'exerce, depuis quelque temps, à la critique littéraire et grammaticale, trouve matière à reproche au sujet du titre que j'ai cru devoir donner à ma brochure.

"*Concours d'Agriculture,*" dit-il, n'est pas français ; il aurait fallu dire "Concours *littéraire sur* l'agriculture."

Or, chose tout-à-fait drôle pour un critique de la force de M. Jules Tardivel, voici ce qui arrive :

Le titre dont j'ai fait choix "*Concours d'Agriculture*"—et qui est l'objet de sa censure—est tout-à-fait conforme aux règles et aux préceptes de la langue et de la grammaire française, pendant que le titre qu'il suggère pour mon opuscule renferme *deux fautes de français* dans quatre mots.

Je le prouve.

M. Tardivel dit :

"Tout en remerciant qui de droit de l'envoi d'un exemplaire de cette brochure, nous devons déclarer franchement que cet opuscule renferme des choses que nous ne comprenons pas."

Il est possible que vous ne compreniez pas ; mais, alors, tâchez de comprendre ; vous *vous en trouverez mieux.*

Plus loin, M. J. Tardivel s'exprime dans les termes suivants :

"D'abord, *concours d'agriculture* nous paraît médiocrement français. On dit bien, *concours de labour,* parce que ceux qui y prennent part *labourent.* Un concours entre plusieurs propriétaires de fermes modèles, serait un *concours d'agriculture ;* mais le concours ouvert par l'Institut est un *concours littéraire sur l'agriculture.*"

Deux fautes de français comme je l'ai dit plus haut, dans quatre mots !

En premier lieu, on ne dit pas : "concours *littéraire,*" de même, qu'on ne dit pas concours *scientifique, botanique, entomologique, géologique, astronomique.*

Singulières locutions que celles-là, qui nous viennent du *langage américain.*

"En deuxième lieu, on ne dit pas concours *sur,*" on dit bien "concours *avec,* concours *de,* concours *pour,* mais jamais concours *sur.*"

"Concours *sur*" doit être une locution anglaise : *concourse upon.*

D'un autre côté, les mots *concours d'agriculture* que j'ai employés et qui sont l'objet de la critique de M. Tardivel, sont du meilleur français.

En effet, on dit "concours d'agriculture" de la même manière qu'on dit : concours *d'éloquence,* concours de *poésie,* concours de *géographie,* concours de *médecine,* etc.

Dans sa critique, à propos des mots *concours de labour,* comparés aux mots *concours d'agriculture,* M. Tardivel confond évidemment deux choses tout-à-fait distinctes, à savoir : *l'agriculture* et la *culture.*

En tête de mon rapport je n'aurais pas pu mettre *Concours de culture* mais je devait mettre *Concours d'Agriculture.* (Consulter les grammaires et les dictionnaires.)

Je vais plus loin, et je dis :

Pour prendre part à un concours d'éloquence, à un concours de poésie, pas n'est besoin de faire de l'éloquence, (chose détestable) ni d'aligner des alexandrins (chose *démodée.*)

Supposé que l'Institut-Canadien propose comme sujet de concours d'éloquence : "Parallèle de Démosthène avec Cicéron et Bossuet," faudra-t-il que le concurrent fasse de l'éloquence à tour de bras et d'épithètes ronflantes pour gagner le premier prix ?

Supposé qu'une autre année le même institut propose comme sujet d'un concours de poésie : "Parallèle de Corneille avec Racine, de Musset avec Hugo." Le concurrent sera-t-il tenu de traiter son sujet en vers ? La prose, la bonne et verte prose (mâle outil) ne suffirait-elle pas pour traiter un pareil sujet ?

De même, pour être admis à un "concours de médecine," va-t-on exiger—au mépris des lois de l'humanité—que les concurrents pratiquent leur art, *in animâ vili* sur quelques sujets vulgaires avec accompagnement de saignées et de purgations jusqu'à *deliquium animi ?*

Une thèse ne suffirait-elle pas ?

M. Tardivel prétend le contraire. Je n'ai qu'un conseil à lui donner : qu'il se défie des concurrents à un "concours de médecine."

HUBERT LARUE.

(Québec, janvier 1879.)

**La Brochure anglaise de M. Tardivel a reçu une bonne note de M. l'Abbé L. Provancher, dans les colonnes du Naturaliste Canadien.**

**Le saint homme, tout ému, termine sa notice en formulant le vœu que la brochure n'ait pas pour effet de ravir l'auteur des *Chronicles of the St. Lawrence* à la science. Ce serait évidemment un grand malheur, surtout après la lettre encourageante* que le bon abbé adressait à M. LeMoine sur le style et le contenu de L'Ornithologie du Canada, et la flatteuse mention qu'il faisait huit années plus tard (en 1869) de l'auteur, à la page 212 du Vol. I, du Naturaliste Canadien: "Notre savant ornithologiste, M. J. M. LeMoine."**

**Quelquefois il arrive à quelques-uns de ceux qui ont joui du double privilége qu'il leur prépare, de se demander s'il vaut mieux être loué ou blâmé par le vénéré reclus.**

(*Voir l'Annuaire de l'Institut Canadien de Québec,* 1875—*p.* 141.)

*Lettre de M. Provancher.*

* "St. Joachim, 17 Juillet, 1861.

J. M. LeMoine, Ecr., Québec.

Mon cher Monsieur,

Pardonnez-moi si je viens si tardivement accuser réception du 2ème volume de votre Ornithologie; je voulais avant tout parcourir ce volume, et c'est avec une double satisfaction que je vous présente aujourd'hui mes remerciements et le tribut de mes plus sincères sympathies. Un correspondant du *Journal de Québec* disait naguère que vous aviez choisi la meilleure part en fait d'Histoire Naturelle; sans me rendre entièrement à cette opinion, j'avouerai du moins que votre partie est bien celle qui se prête le mieux à la description et à tous les agréments du style; aussi est-ce une chose digne de remarque que presque tous vos devanciers dans cette branche ont été rangés au premier rang parmi les écrivains, et il m'est agréable de reconnaître ici que sous ce rapport vous avez dignement marché sur leurs traces. Quoi de plus charmant que ces descriptions de mœurs, d'habitudes, d'amour de la famille, d'humeur, de caprices et des bouderies, même des individus de la gente ailée! Que de tons, de couleurs, et de ressources à la disposition de l'écrivain, qui nous fait passer successivement d'un groupe à un autre, d'une famille à une autre, sans pour ainsi dire se repéter, fixant notre attention par des coups de pinceaux, si non toujours nouveaux, du moins toujours agréables par la manière hardie et le plus souvent inattendue avec laquelle ils sont portés! Quel contraste avec les descriptions froides, sèches, didactiques et presque mathématiques de la Botanique.

Votre charmante description de l'engoulevent criard m'a rappelé une ancienne connaissance.

Je termine donc en faisant des vœux pour que la Législature vous mette en moyen de nous offrir une nouvelle édition de votre ouvrage, accompagnée de planches coloriées qui seraient d'un si puissant secours pour l'identification des individus qu'on peut à chaque instant rencontrer."

Veuillez bien me croire, Monsieur,
Avec estime et considération,
Votre tout dévoué serviteur,

(Signé,) L. PROVANCHER, Ptre.

---

**Vers ce temps, le *Smithsonian Institution* de Washington présentait à M. LeMoine le superbe volume compilé par le Professeur Baird, sur les Oiseaux de l'Amérique Septentrionale, (le 9e Volume, "General Report upon the Zoology of the several Pacific Railroad Routes,") et l'éminent naturaliste lui adressait la lettre suivante, reproduite dans le *Courrier du Canada* du 21 Juin, 1861 :—**

**No. 1128.**

*(Traduction.)*

Smithsonian Institution,
Washington, D. C., 30 mai, 1861.

**Monsieur,—**

**J'ai beaucoup de plaisir à accuser réception de la seconde partie des "Oiseaux du Canada." J'ai parcouru l'ouvrage avec beaucoup d'intérêt, et je le considère comme un auxiliaire fort désirable pour disséminer parmi le peuple, la connaissance**

de l'Ornithologie de l'Amérique du Nord. Je m'estimerai heureux de recevoir de vous des exemplaires pour des naturalistes marquants comme le Dr. Hartlaub, de Brême, Allemagne; Sclater, de Londres; le Dr. Bryant, de Boston; M. Cassin, de Philadelphie, ainsi que pour la bibliothèque de l'Académie de Philadelphie et pour celle du Smithsonian Institution.

Agréez, etc., etc., monsieur,

(Signé,) S. F. BAIRD.

J. M. LeMoine, Ecr.,
Québec.

---

## ERRATUM

40e ligne, page 3, lisez "maux" au lieu de "mots."

---

# (CURIOSITIES OF CANADIAN LITERATURE.)

---

**MR. J. P. TARDIVEL'S**

# "BRIDGE OF SIGHS."

---

"O wad some power the giftie gie us
To see oursels as ithers see us!"

*Scottish Bard.*

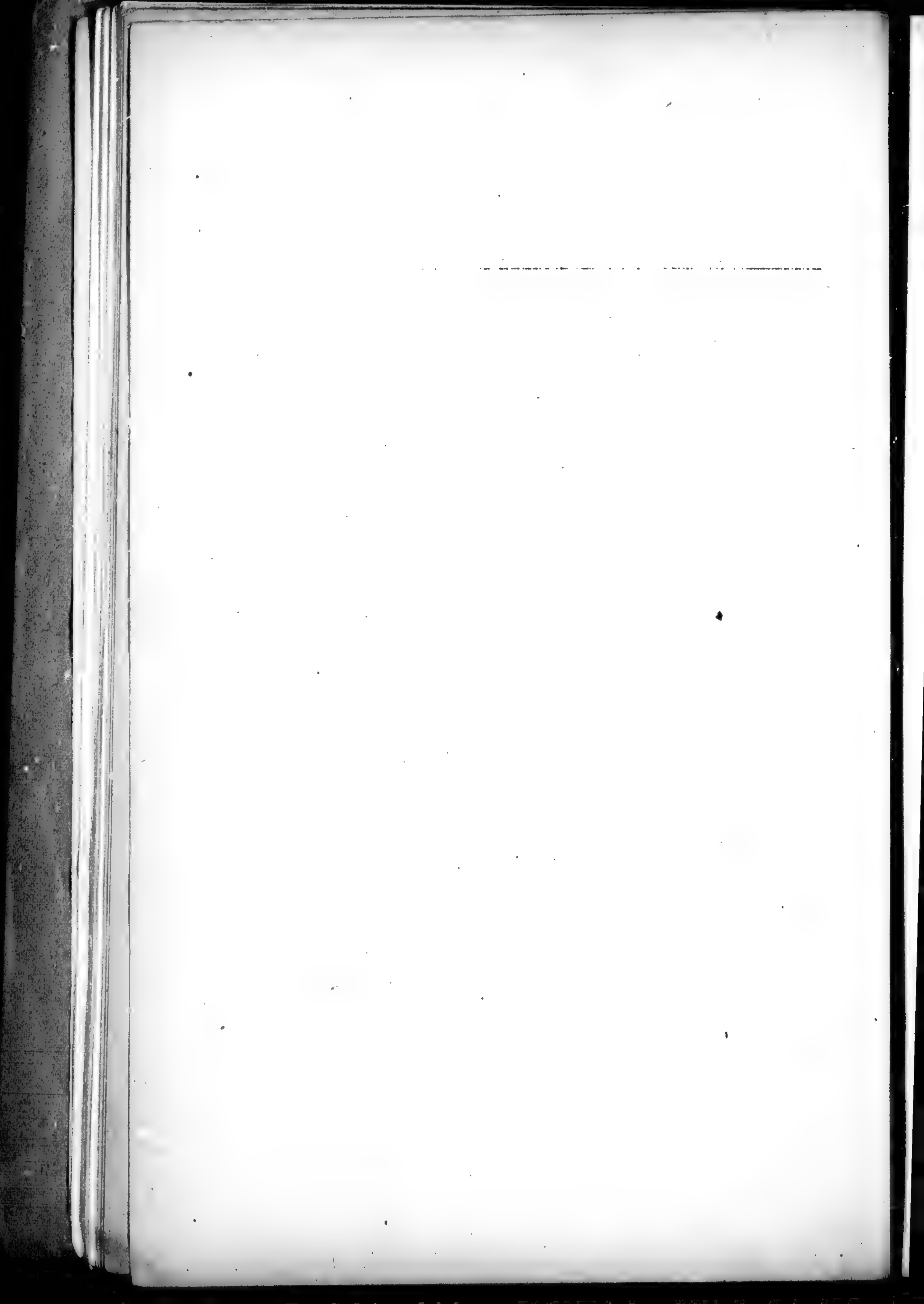
---

PHILOLOGICAL STUDIES,

INSCRIBED WITHOUT PERMISSION,

TO THE AUTHOR

## Of the *Brochure* "Borrowed and Stolen Feathers."



## Mr. Tardivel judged by English and other writers.

### CHAP. I.

### A Daniel Come to Judgment.

THE AUTHOR OF "BORROWED AND STOLEN FEATHERS."

(*Written for the Morning Chronicle*, 29*th November*, 1878.)

Criticism, as an art, may be practised either with great advantage or great detriment to a national literature. In comparatively young countries, like Canada, where literary material is not over abundant, nor remarkable for variety, great care should be taken to avoid the encouragement of a spirit hostile to literary enterprise in any of its legitimate departments. Few industrious and talented authors can be expected in any young, struggling community like ours, the vast majority of the members of which must devote all their time and abilities to the dry, practical work of winning a bare subsistence. With us the necessary, the indispensable occupations must needs absorb by far the greater portion of our energies; yet our moral and intellectual interests demand as much attention as we can spare to so refining and enlightening a pursuit as literature—a word of comprehensive meaning. Even of the small number who possess the taste, time and information qualifying them for authorship, but few can be expected to appear in the character of originality. In one sense, indeed, no historian—however fertile and brilliant—can lay claim to this quality, since he mainly deals with materials, in the shape of memoirs, antiquities and ancient or modern records of all sorts. the products of the most varied intellects, digesting, combining and arranging them in the manner thought most suitable for his purpose. Now the men who quarry and hew the different stones of an edifice are as indispensable as the workmen who place them in their designed positions, thus carrying out the architect's most skilful and symmetrical plans. Each set does useful work, being mutually complementary and helpful. Mr. LeMoine. the author of *The Chronicles of the St. Lawrence*, as an antiquarian, explorer and chronicler, has done a great deal to rescue many of our early legends and historical episodes from oblivion, and to make the life, manners and circumstances of Canadians of the olden, and even of later times, better known and appreciated than was otherwise possible. Tourists from all lands, and writers on Canadian and American history, biographers and *littérateurs* of every class have acknowledged the value of the materials so abundantly garnered in his sketch-books. Now, this gentleman, while not pluming himself upon wonderful originality, has undeniably rendered good service to Canadian letters. His compilations present the best points and beauties, practical and fanciful, of many works inaccessible to the general reader. It would, therefore, appear anything but generous to applaud bitter, spiteful attacks on this author. These remarks are suggested by the *brochure* "Borrowed and Stolen Feathers; or a Glance through Mr. J. M. LeMoine's latest work—The Chronicles of the St. Lawrence," by J. P. Tardivel. The critic displays characteristic, innate modesty and the spirit pervading his pamphlet, in a passage on page 7, as follows:—

"The *Gazette*, the *Mercury*, and the *Canadian Monthly* having more than exhausted all that is to be said in favor of the *Chronicles*, I deem it meet that the public should be shown the other side of the medal, as the French say. And as no one seems inclined to perform this rather delicate operation, I, who am accustomed to the frowns and sullen looks of irate authors, take upon myself the ungrateful task."

How arrogant and self-sufficient! "One accustomed to the frowns and sullen looks of irate authors!" Why, Æolus, from "the native land of storms" happily described by Virgil, could not have boasted a more trying and hardening experience than this! No wonder this critic is merciless; Peregrine Pickle being humane by comparison, and ancient Pistol, modesty itself! Surely, "the giant's strength" should be wielded with mercy, and "not as a giant's," particularly in the case of an opponent or victim deemed so insignificant. But severe critics have always suffered the consequences of their inhumanity and inordinate conceit. A masterly English critic has said:

" 'Tis hard to say if greater want of skill
Appear in writing or in judging ill."

* * * * * * * *

"Let such teach others who themselves excel,
And censure freely, who have written well."

It is impossible to glance, even hastily, at this hypercritical production of Mr. Tardivel's without seeing how much he might be improved by laying to heart the moral of the above lines. He commits the very faults ascribed to Mr. LeMoine, such as "Gallicanisms," redundancy, tautology, inelegance, etc.; and yet the former is understood to take a particular pleasure in searching out real or supposed defects, minute however they may be, in the works and style of our most promising French Canadian authors, *entr'autres*, MM. Faucher and Marmette. In lieu of even such trifling provocations, he is said to "invent" mistakes for the pleasure of knocking them down in the fashion of the old "Aunt Sally" sport, so attractive to bumptious youths at holidays gatherings. Surely a boasted son of Ohio, whom his friends speak of as "a better English than French scholar," should prove above such petty devices in his self-imposed task of clarifying the parallel streams of French and English literature, in the Province of Quebec. He has shown no sense of the truth of the proverb touching the duty of those who live in the frailest of glass houses, as may be further proven by a reference to *Le Journal de Québec*, of the 18th and 21st instant. In these remarks I do not apologise for literary thefts on the part of anybody; nor, in protesting against acerb criticisms do I undertake to be Mr. LeMoine's champion.

In the compass of a paper like the present I can mention only some of the mistakes, faults of grammar, bad style, etc., to be found in "Borrowed and Stolen Feathers." I shall, however, conclusively show that with Mr. Tardivel, correction like charity "should begin at home." Passing over, in what is designed as a plain preface or introduction, the after-dinner rhetorical flourish—"this Canada of ours," —I find "public prints" introduced as an "invention." I have always understood "the printing press" was invented, and that "prints" meant cotton goods; but his "inventions" are neither understood nor valued. Afterwards Mr. Tardivel speaks of "gaining access to the outside world;" a very vague, mystifying region, perhaps. He means probably the moon, as the nearest "outside world," and most suitable to his mental condition. Should he undertake a journey to that orb, I will wish him heartily *bon voyage*, as perhaps others will too. In an other sentence appears a specimen of those "Gallicisms," so frequent in this pamphlet, and which Mr. Tardivel, finds objectionable in Mr. LeMoine. "He did not give himself the trouble" etc., and further on appears the following imitation of Western wit and profundity: "A man, even if he *is* the editor of a newspaper, has a perfect right to be stupid if he *sees* fit." How could a man be stupid if born clever? What has "right" to do with it? And why bad grammar? The author of such "smart" sayings will never need to feign dullness, his "right" to appear in such a character "there is none to dispute." A subsequent sentence contains the assertion "this is digression;" the indefinite article "a" should not have been so uncharitably crowded out. Liking sound better than sense, Mr. Tardivel remarks at the foot of page 5: "Perhaps Mr. LeMoine ***hesitated a moment ere he resolved*** to hurl his death dealing thunderbolt at the head of the ill-stared (*sic*) Chapin, thus allowing the ***wretched*** man to escape over the dark river and depriving the world of a priceless treatise on plagiarism." It would be instructive to learn how Mr. LeMoine could "hurl a thunderbolt" without the necessary opportunity—and how could Chapin be "wretched" by an "annihilation" never experienced? Then again he writes of "fulsome, almost nauseating praise bestowed on the *Chronicles of the St. Lawrence*, exciting his curiosity." I cannot conceive that anything "fulsome or nauseating" could "excite curiosity," except in a chemist or village gossip. At the 18th line of the same paragraph there is a reference to writers "*on the regions* of the Lower St. Lawrence," which is a rather amusing classification. Mr. Tardivel also thinks that as to certain defects he has discovered in *The Chronicles* "none but the blindest of critics could have failed to perceive them," and "no one possessing the genius of the English language" could have written them. How much of this may be applicable to Mr. Tardivel I leave to my readers. At page 26, "Ignorance of things most elementary" should be written "ignorance of elementary things." The author is wrong when he reproaches Mr. LeMoine with having been the first to use the names of countries as adjectives. A glance at the advertisements of any of the English papers in this city will show his error. At page 29, Mr. Tardivel tells Mr. LeMoine that he should have written "a good pair of heels," instead of "a pair of heels," whilst both are mistaken—"a clean pair of heels," is in true slang parlance. "Faro-bank advertisements" are alluded to at page 31: the law does not countenance gambling concerns, and therefore such advertisements are never seen. On page 7 will be found a new commodity introduced in the shape of a "biased praise," which "has no more *the* right," etc. This sentence has nearly as many faults as words; Gallicisms, pleonasms, etc., being liberally strown through it. Its writer should have explained "biased praise," if he is not fonder of and given more to "biased blame." In the next paragraph he speaks of three journals having "*more than exhausted* all that is to be said on the subject." To use Mr. Tardivel's own words: "That (*sic*) is one of those things which surpass

the ken of mortal man" (*vide* "Borrowed, etc.," page 28). At page 30 Mr. Tardivel writes: "For loose, careless and ungrammatical sentences *recommend* (*sic*) me to the *Chronicles*, they are as

> "Thick as autumnal leaves that strew the brooks
> In Vallambrosa."

It may be a strange coincidence, but when I read these lines, I felt like substituting for "the Chronicles," "Borrowed and Stolen Feathers." Further on, in this pamphlet such literary weeds crop out as the following:—"I take upon myself" for "undertake;" "to be performed by the unlucky reader," instead of "to the unlucky reader," etc. Also on page 7, "how can they (the public) choose if they are continually misled by reviewers of new books who indiscriminately laud to the skies every work that comes under their notice?" What a blessing to have so pure a writer guiding one's judgment, and saving one's pockets in the purchase of new books. Mr. Tardivel himself "would have shown more respect for Latin grammar" if he had written NE *plus ultra* instead of NEC. At pages 16, 18, 19 and 20 may be found such literary gems as "This is how," "Let us now behold," "Sets himself deliberately," "Let us now gaze," etc., etc. Elsewhere we have the wrong words for synonyms, "paraphrase" for "parody," &c. "The 'clippings' of which Mr. LeMoine's book is composed can be divided into three categories;" "classified" would be better than "divided." I find also "showing up" Mr. LeMoine in a "new light" for "new character." "I might continue my strictures on 'Borrowed and Stolen Feathers' *ad infinitum*, but enough has been said, I fancy." To use one of this critic's misquotations as applied to Mr. LeMoine's errors, *le jeu n'en vaut pas la chandelle.* Corneille says in *Le Menteur*, "*Le jeu* NE *vaut pas la chandelle, cela* NE *vaut pas la peine, les frais qu'on ferait. Et le jeu, comme on dit, n'en vaut pas les chandelles.*" Mr. Tardivel is scarcely more fortunate when he quotes poetry. The introduction to Part I, of "Borrowed and Stolen Feathers" begins with a selection from one of La Fontaine's wittiest fables; in the last verse a word of a different number of syllables is substituted for the original, thus changing the whole metre. If Mr. Tardivel's memory is faulty, he should not trust to it. It is hardly fair to treat in such a manner the great French fabulist, making him appear a poor versifier. If he were a member of *La Société d'Admiration Mutuelle* I might understand Mr. Tardivel's object in misquoting him. The critic of *The Chronicles of the St. Lawrence* writes:

* * * * *

> *Il est assez de geais à deux pieds comme lui,*
> *Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui*
> *Et que l'on* APPELLE *plagiaires.*

In the original the last verse reads:—

> *Et que l'on* NOMME *plagiaires.*

A strange inference from an alleged remark of the late Charles Lever, to the effect that there is some incompatibility between genius and the mastery of several languages is introduced into Mr. Tardivel's *brochure* to help to lighten and recommend it. The author has not the penetration nor wit to see the novelist's real point —in fact lacking the fulcrum of adequate perception to work the lever—or labors in vain at the wrong end. But why enumerate other blunders and literary eyesores, such as the use of *contretemps* for "mistake," "true honey," etc? What is false honey? The critic's imagination has carried him into the "wax" or the mud, and left him in it floundering, where, in the hope of this predicament proving instructive and disciplinary I shall leave him for the present. In conclusion I would remark that as literary men in Canada are not sufficiently rewarded and otherwise encouraged, under existing circumstances it appears as short-sighted as it is ungenerous to aggravate their difficulties, by detracting from their real merits and disparaging their well-earned fame. Ere I draw these lines to an end I must, in fairness and in justice to Mr. Tardivel, add that "Borrowed and Stolen Feathers" is not without its merits; there is humor and skill displayed in some passages, and with more study and less conceit the writer of them may yet make his mark in the annals of our literature.

Quebec, November 28, 1878.

**TIMOTHY TICKLER.**

(*From Morning Chronicle, 3rd December*, 1878.)

TO THE EDITOR:

SIR,—An article signed "Timothy Tickler," in this morning's CHRONICLE, has drawn my attention to "Borrowed and Stolen Feathers," in which Mr. J. P. Tardivel recently appeared before the public. I have carefully read the *brochure* alluded to, and I wish, if your space will allow, to offer a few remarks in addition to those already published by "Timothy Tickler."

Mr. Tardivel strives to prove that the greater portion of the "Chronicles of the St Lawrence" is a mass of unscrupulous plagiarisms, and that the remainder, Mr. LeMoine's own, is written in very bad English.

The first charge, that of plagiarism, will be best left to Mr. LeMoine himself; but I may remark that his task will not be by any means difficult, if all the cases brought forward by Mr. Tardivel can be as easily disposed of as the one which (on page 16) he terms the most revolting and impudent of all. It consists of six paragraphs, at page 216, translated from M. l'Abbé Casgrain, under the heading in small capitals, —"A CANADIAN COTTAGE." The whole is between inverted commas; but two of these have also been placed at the end of the first paragraph, probably through an oversight of the compositor. Yet these two commas *de trop* are sufficient for Mr. Tardivel's purpose! Is this acting in good faith? Is this consistent with his assertions that he is "not personally interested in the matter," that what he has undertaken is a "painful duty," an "ungrateful task," and that he undertakes it only because "no one seems inclined to undertake the rather delicate *operation*."

The second charge against Mr. LeMoine, that of inelegant and faulty English, is one in which Mr. Tardivel seems to take particular pleasure. His *forte* is evidently his knowledge of the Queen's English, and, in fact, his remarkable command of it has been mentioned in several of the French papers. It may therefore seem strange that, not only do errors exist in Mr. Tardivel's pamphlet, but, he himself commits every fault which he censures in Mr. LeMoine's book.

Mr. Tardivel considers that enclosing sentences within inverted commas, without giving the name of the author, is not a sufficient acknowledgment. As this rule should also apply in his own case, he will, perhaps, favor the public with the names of the authors of two of his quotations, i. e.: "Do unto others as you would that they should do unto you" and "The pen is mightier than the sword." He also suggests that the latter quotation should be *paraphrased* as follows: "A pair of scissors are more serviceable than a quill," A pair of scissors *are!!*

"I deem it meet that the public should be shown the other side of the medal, as the French say." Do the French say "that the public should etc."?

Mr. Tardivel's introduction, forty-four lines long, contains at least twenty-five grammatical and other errors. I shall be happy to point them out to him, unless he can get some of his friends, once more, to *help him to take the pains* to find them out.

"There is no law," he says, "which proscribes *fogyism*." But is there not one which proscribes the use of such a word?

He has an idea that walls are adorned with *hand*bills, and also, probably, that "woefully" (with an e,) "cooly" (with one l,) "illstared" (with one r,) and "blanc" (for blank) are models of orthography.

"There is not even an inverted comma to show that they are borrowed." Will Mr. Tardivel explain how he would show a quotation by *an* inverted comma?

The motto for part II of his *brochure* is "Learn to write well or not to write at all."—Dryden. Is he sure that this was written by Dryden?

He believes that Mr. LeMoine is the first writer who has used names of countries adjectively. Has he never met such expressions as, for instance, Norway Pine, Turkey Rhubarb, or China Asters?

Elsewhere he says, "the proposition which the unwary might deduct from the premises." Why not say deduce?

Again, he says that Mr. LeMoine is a *copious translator*.

To say wrecked crews instead of shipwrecked crews, he considers ridiculous. On that point, let him, for once, consult a dictionary.

"In a paper published recently in the *Canadian Monthly* Mr. LeMoine speaks of *beef mocassins!*" And so he does in the "Chronicles," page 258, and why should he not? Is the expression not English?

He quotes "Thick as autumnal leaves that strew the brooks in Vallambrosa." Instead of "strew" Milton wrote "strow," a word of which Mr. Tardivel has perhaps never heard. Moreover, as to the aptness of the quotation, can he state for a fact that the trees in Vallambrosa are not *pines?*

Mr. LeMoine writes: "Paspebiac, with its roadstead running out to a point in the Bay," and and Mr. Tardivel thereupon remarks that "he undoubtedly meant to say headland." I do not think he did, for it is a *sandbar*, and not a headland.

On the last page Mr. Tardivel writes :—"He is a poor though slavish translator." Does he think it strange that a man should be poor notwithstanding his being slavish ? Is he unable to associate, in his mind, poverty with slavishness ?

At page 30 he makes this strange request—" Recommend me for loose, careless and ungrammatical sentences." He actually begs to be employed as a writer of bad English ! !

Commend me, however, to Mr. Tardivel, for " loose, careless and ungrammatical sentences,' and for antiquated, pretenticus and misapplied words, some of which I exhibit in the following sentence :

" I opine " that ' sundry " examples which have been given " anent " what Mr. J. P. Tardivel " knoweth " in " matters literary," will " determine him " to get rid of the " impression erroneous " that he " posse...es the genius of the English language," or that his " ken " of English is such as to excuse him for " little recking" whether he " says his say " in a manner that " shocks " " even an uneducated English ear."

Yours truly,

J. P. DER TEUFEL.

Quebec, November 29, 1878.

---

## Mr. J. P. Tardivel.

### THE SECRETARY OF THE MUTUAL ADMIRATION SOCIETY.

(*To the Editor of the Morning Chronicle*, 16*th December*, 1878.)

SIR,—A short time ago, I saw in the *Canadien* the first part of a *compte rendu* of a meeting of the Mutual Admiration Society. A second instalment was promised, but has not yet been published. In the meantime, I must, to use Mr. Tardivel's own native slang, "say my say." In the above article, Mr. Tardivel states that the Society had been called together to pass judgment on a criticism by Timothy Tickler, which was published in the CHRONICLE of the Friday previous. After a careful examination of the criticism in question, I must admit that I failed to discover therein the errors attributed to it by the Committee of the Mutual Admiration Society. On reading the first few lines of this report I was struck by the peculiarity of its style; it resembled in every respect some of Mr. Tardivel's productions that I had read in the *Canadien* some time previous, and I was astonished to find him acting as Secretary to a Society which he had so often reviled. With your permission, Mr. Editor, I shall, in a few words, endeavor to clear up some of the obscurity in which the Committee or their Secretary seems to be involved.

Mr. Tardivel says that Timothy Tickler gives no proof of the assertion that "he" (Mr. Tardivel) "is said to invent mistakes for the pleasure of knocking them down." It is evident that Mr. Tardivel has forgotten how he distorted the finest passages in Mr. Faucher de St. Maurice's latest work, *De Tribord à Babord* for the purpose of correcting his own wilful misrepresentations. But without going so far back, I will give proof enough of Timothy's charge in the report I am now reviewing. To begin by the following :—(I translate.) "He, (Timothy Tickler) asserts that *prints* mean ONLY cotton goods." This is a poor attempt to deceive. Mr. Tardivel had written in ' Borrowed and Stolen Feathers" that "public prints were invented." Timothy Tickler affirmed that the *"printing press was invented,"* and that prints meant cotton goods. The first part of this sentence, as Mr. Tardivel would say, "is passed over entirely unheeded;" in the second he invents the word ONLY, in order "to knock it down again." Then to come to the pronoun *they* as applied to "the public." Every one who reads "Borrowed and Stolen Feathers" will see at once that Timothy's parenthesis (the public) is merely explanatory. He cited only part of the sentence; 'the public' is in the unquoted portion of the phrase. Now as regards the conjunction IF. Let any one peruse the paragraph alluded to and it will be found that Mr. Tardivel has shown a woful disregard of Murray, whom he so freely quotes. It is as follows :—

"If Mr. Editor *choose* to place Mr. Le Moine above the rest of mankind, if to him it *seem* preferable that the reading public *be led astray* (why not say *should be led astray*) ..................then, of course, we *have* only to bow our heads in humble submission...................A man even if he *is* the Editor of a newspaper has a perfect right to be stupid if he *sees* fit."

Why the subjunctive mood in one case and the indicative in the other ? And where does Timothy Tickler say, that *if* ALWAYS requires the subjunctive ? My opinion is that Mr. Tardivel used both moods in the hope that he would agree with Murray in one sentence at least. Then Mr. Secretary says, that *"To give himself the trouble"* is pure English, and in support thereof, that *se donner le trouble* is a

"frightful Anglicism" Here he "invents" a translation: *prendre, se donner de la peine* being the expression which he badly renders into English La Rochefoucauld wrote: "*Jamais personne ne* S'EST DONNÉ LA PEINE *d'étendre et de conduire son esprit aussi loin qu'il pourrait aller.*" And LaFontaine,

> "*Travaillez,* PRENEZ DE LA PEINE
> *C'est le fonds qui manque le moins.*"

Another of Timothy's sentences criticised: "It is impossible to glance even hastily, through this hypercritical production of Mr. Tardivel's without seeing how much he might be improved."........... ..... Mr. Tardivel objects to 'a hasty glance;" he says, "*lorsqu'on* glance *c'est toujours* hastily." One might as well find fault with the expression "to run quickly." And does not every one who reads French know that *un coup d'œil rapide*, nay, *un coup d'œil prompt* is used by the best French authors? Condorcet in speaking of Linnœus writes: "*Il avait reçu de la nature ce coup d'œil* PROMPT *et juste qui saisit tout.*" But Mr. Secretary seems to be particularly anxious about the pronoun *he* in the above quotation from Timothy Tickler. Read Murray again: "Pronouns agree in gender, number and person with the nouns for which they stand." Mr. Tardivel is the only person mentioned in that sentence and *he* alone will doubt that the pronoun HE refers to himself. 'Drowning men will catch at straws," but Mr. Tardivel thinks he has grasped a plank of safety in the word "*Gallicanism.*" He has evidently not read Gladstone, who uses this word in precisely the same sense—"anything French or from Gaul." But why be such a stickler when, with his usual ill luck in quoting, Mr. Secretary treats his readers to ARCHI*superlifi*coquentieusement. Rabelais wrote *supercoquelicantieux*, and Littre, *supercoquentieux*, thus throwing on Mr. Tardivel the responsibility of "inventing" a new word. Mr Secretary further says that "the Committee has read *cette élucubration* with pleasure." This is not French. The dictionary gives this word as admissible in two meanings only. 1st—In the sense of *veilles* (lucubrations), "*Tel est le fruit de ses élucubrations.*" 2nd, as "*un ouvrage composé à force de veilles et de travail,*" and in this latter signification it is used only in the plural. "*Il nous présente ses élucubrations.*" Still another "invention" by Mr. Tardivel: "*Mr. Evanturel essuie son pince-nez avec émotion.*" The French say "*Pincer le nez à quelqu'un; lui tirer le nez.*" Once more the pitiless dictionary is against the Secretary! To wipe a "*pince-nez,*" even "AVEC ÉMOTION" (why not AVEC his handkerchief?), is not to be found in Littré. But I am losing sight of "Borrowed and Stolen Feathers," one phrase alone of which I will submit:

"Not being personnally interested in the matter, I should have been willing to leave Mr. LeMoine alone in his glory and his plagiarisms until doom's day........."

Five errors in two lines!! Bad spelling, incorrect use of the auxiliary, (*should* instead of *would*,) redundancy, obscurity and "invention." Where did Mr. Tardivel see doomsday written as he has given it? Why not quote "alone in his glory"? Does he mean to leave Mr. LeMoine in his plagiarisms until "doom's day," or does he mean to leave the plagiarisms until that interesting epoch? "A wicked and perverse generation asketh for a sign" that will explain this mystery, and I fear they must wait "until doomsday." And of such beauties is "Borrowed and Stolen Feathers" made up!

Towards an ordinary writer some of this fault-finding might seem hypercritical; but is it possible to be too severe on one whose friends claim him to be as refined an English scholar as Addison, as great a purist as Boileau, or as renowned a critic as Johnson? For my own part, I would rather rank him with such an illiberal, aggressive hair-splitter as Fréron. Yet with all its faults I might have overlooked the Secretary's report were it not for its utter scurrility. The tone adopted and the language used towards a respectable professional gentleman, whom Mr. Tardivel's "coward conscience" must accept as his teacher in the elements of the English as well as the French language, will elicit but one opinion; that the writing of such an article is an act of coarseness and ill-breeding, which, in Mr. Tardivel's own words as applied to Mr. LeMoine, "should for ever banish him who committed it from the society of gentlemen." I am not astonished that Mr. Secretary withholds the continuation of his minutes.

THWACKUM.

Quebec, December 14, 1878.

P.S.—On the evening of the day in which the above appeared in the M. CHRONICLE, Mr. Tardivel published his long-promised continuation of the Committee's report. I was pleased to see that he had struck gold at last. Being unable to write either French, English or Latin, he has "invented" a language or rather a jargon which no one will criticize. "To such base uses may we come, Horatio!" I now bid Mr. Tardivel adieu!

THWACKUM.

*(From the Morning Chronicle, 8th January, 1879.)*

GASPÉ, 7th December, 1878

TO THE EDITOR:

DEAR SIR,—Yesterday our fall fleet, bound for Jersey, Brazil, and the Mediterranean, successively sailed past the Battery of Fort Ramsay, with a parting salute from Eden's wharf; in all, seven good and staunch ships, the "Cornucopia," "Dawn," "Standard," "Esperance," "Canada," "Glen Feadon," and "John Clark." No more arrivals now from sea, no whaling, no bank, nor shore fishing; after the most open, the mildest of autumns, the grim phantom of winter is shaking defiantly at us his hoary locks. 'Tis true, we can for our evenings fall back on whist, back gammon, and some mellow Newfoundland old port carefully stowed away. Whilst recently indulging in a retrospect of last summer's events, my mind reverted to the praiseworthy doings of one of the leading literary men of your city, in order to bring us, poor Gasponians, to the front. You must be aware, Mr. Editor, of the crowds of travellers, pleasure-seekers, &c., our salmon rivers, scenery, sea bathing facilities, each summer attracts down here. If we are at all known outside we owe it partly to the facilities for summer travel the Gulf Ports steamers have afforded us; partly to the pains some talented friends have taken to record in print the happy hours they may have spent among us.

Since the appearance of the *Illustrated Atlas* of Gaspé views, published by the late John Pye, the letter-press of which was furnished by Judge J. G. Thompson, Ex-Sheriff Vibert, J. J. Fox, J. Eden, D. Stewart, and others, no work has been more welcome here than *The Chronicles of the St. Lawrence*, a judicious compilation of history, anecdotes, shipwrecks, notes of travel, &c., which has won for the writer scores of friends in every nook of our vast, picturesque, but neglected, and oft-ignored sea-board.

Judge of my surprise in reading in your columns, that if it had warm friends, the volume also could boast of a spiteful and puny detractor. I made the discovery that the writings I so much liked, were not original. What was here implied, I could not fathom? Had any one expected a novel? A work of fiction—the outburst of an imaginative brain? From the *Prospectus* I had looked for a historical record, a compilation of curious facts, diversified thoughts, the testimony of many writers, a web of annals; in fact, the *Chronicles* of our noble river. I next learned what I had expected, that the effusions of several French, as well as English Canadian writers, had been drawn from to compile the *Chronicles*, singular to say, to the injury of such French authors. How these French books, however attractive, should have suffered by being introduced to the notice of the English public, is a mystery to me. Though my collection of French works is precarious, it rests with me to supplement it by borrowing from a kind friend, my neighbor. I therefore felt curious to procure some of them in order to compare with the *Chronicles*. The repeated quotations from and allusions to these writers and others, in the text—in foot notes—in the table of contents of the *Chronicles*, evinced the constant desire of the author to make due acknowledgment, to ticket each mine from which precious ore had been extracted.

Among other tit-bits of information, I recently saw with satisfaction, the public denial, given by the Revd Abbé Casgrain, to the charge brought against Mr. LeMoine in connection with the Abbé's own writings. I was wondering, too, whether my jolly friend the "Port Admiral," J. U. G., who delivered with such *gusto* his story of the Big Whale, would not have a word to say. In M. Faucher's work, *De Tribord à Babord*, I recognised in a modified and a more extended form, some graphic summaries he had condensed, of noted shipwrecks and marine incidents. I also noted the many acknowledgments credited to this work in the *Chronicles*.

A friend just now writes to me that a scurrilous *brochure*, written in execrable English, had been launched to obtain notoriety. Let it pass! Having said this much in praise of Mr. LeMoine's excellent compilation, I would like to give the writer a bit of friendly advice. His book is capital as it is; but in order to complete it, could not Mr. LeMoine add, by way of appendix, a record of the most memorable shipwrecks, from the Exchange Register of Halifax, of St. John, N.B., of Quebec, supplemented with details from old residents on our coast. Such record to show loss of life, loss of ship, cargo, value, when, where, name of Master, &c.; also, a tabular statement of statistics of trade, navigation, earliest arrivals from sea, latest departures, population of each settlement, &c., together with a more extensive chart of the Gulf.

The whole respectfully submitted.

E. J.

## MR. TARDIVEL JUDGED BY SOME OF THE WRITERS WHOSE WRITINGS, HE STATES, WERE UNWARRANTABLY USED, BY MR. LeMOINE.

*E. LEF. DE BELLEFEUILLE TO J. M. LeMOINE.

Montréal, 18 Novembre 1878.

*James M. LeMoine, Ecr., Québec.*

CHER MONSIEUR,—J'ai l'honneur d'accuser réception d'une copie de votre intéressant ouvrage *Chronicles of the St. Lawrence*, et je vous remercie pour ce gracieux envoi. J'ai parcouru avec intérêt les pages de ce volume et j'y ai vu avec bonheur que vous y avez rendu justice à la charité chrétienne et au dévouement de nos bonnes religieuses de l'Hôtel-Dieu de Montréal en parlant des lépreux de Tracadie. Je suis flatté que vous avez bien voulu vous servir de mon nom et des travaux que j'ai publiés sur la même question en mettant vous même des faits aussi intéressants devant un public plus nombreux que celui auquel j'avais pu m'adresser.

Je suis convaincu que vos lecteurs anglais admireront comme vous et comme moi le zèle désinteressé et l'abnégation qui ont poussé des femmes délicates à consacrer leur existence au soin des malheureux malades que repousse le monde et qui inspirent l'horreur autour d'eux.

Agreez, Cher Monsieur, &c.

E. LEF. DE BELLEFEUILLE.

## "The Chronicles of the St. Lawrence."

*To the Editor of the Morning Chronicle.*

DEAR SIR,—Under my *nom de plume* "Stadacona," I find myself, to my surprise, figuring amongst the unfortunates whose writings would have been ruthlessly pillaged by the writer of the above work, as stated in a certain *brochure*.

Allow me this early opportunity of protesting against any such assertion. My Whale story is given as a quotation with inverted commas, from the *"Port Admiral"* himself in the *"Cruise of the Dolphin"* which concludes the *Chronicles*. I furnished it to Mr. LeMoine at his request, and was personally thanked for it, as a souvenir of a very pleasant trip we made together, round the Harbour—the arena of the whale adventures.

Quebec, 16th Nov., 1878. "STADACONA."

*(From the Morning Chronicle, Quebec, 16th November, 1878.)*

TO THE EDITOR:

DEAR SIR,—In turning over the pages of a pamphlet, recently issued in English against Mr. J. M. LeMoine, the appreciation of which I shall leave to others, I notice that my name is included amongst those of the writers whom Mr. LeMoine would have pirated in the "most revolting and impudent" manner. For what concerns me, I hasten to enter my protest against such an assertion, lest my silence should be construed into an approval. I have not only no reproach to make to Mr. LeMoine, as to the mode with which he dealt with my writings, but I esteem myself happy, in having been enabled to contribute to a portion of the undeniable good his works have done.

Despite certain incorrections of style, I am of opinion that there is not another Canadian writer, who has done so much to make known to the English-speaking population of this country and of the United States, our historical traditions, and that, always in a friendly manner.

Quite familiar with the English idiom, deeply read in Canadian story and connected by family ties and social intercourse with both nationalities, more than any other writer, he has been the sympathetic and connecting link between the two races.

I cannot help but admiring the perseverance and patriotism, which, during the last twenty years, in the rare hours of leisure, left by incessant duties, have actuated his efforts to popularize our annals amidst a class of readers, previously indifferent or hostile. It is gratifying to me to testify to him my share of gratitude, and in saying this much I am merely echoing the sentiments of all those of my brother *litterateurs*, whom I have here consulted on this point.

L'ABBE H. R. CASGRAIN.

Quebec, 15th Nov., 1878.

*(From the Morning Chronicle, Quebec, 19th November, 1878.)*

TO THE EDITOR:

SIR,—I notice with pleasure in your columns the frank and loyal letter of Monsieur l'Abbe Casgrain, one of the most distinguished of our French Canadian litterateurs. He indignantly repels the charge of plagiarism in connection with his own works, made in a certain *brochure* against Mr. J. M. LeMoine, his fellow laborer, in illustrating the beautiful history of our common country. Permit me to state, that when honored by the Quebec *Literary and Historical Society* with the collection of material for the historical celebration of the defence of our city in 1775, (a task for which I was unprepared,) Mr. LeMoine, with the generosity of his character, collected for me and put in my hands the material of his own researches, which alone enabled me, a comparative stranger, to place before the Society the records they desired. He refused the public acknowledgment which myself and the Society were eager to make. So far from wishing to engross literary honors during his long connection with the institution, it may safely be asserted, that though the highest recognition the Society could confer, its presidency, was more than once within his reach, yet for one year only, (during the twenty of his labors,) did he reluctantly consent to accept it.

I am pained to believe that the source of Mr. LeMoine's offence lies in that very gentleness and generosity which has made him to some extent, the historical peace-maker, the Washington Irving of Canada, seeking ever and always to portray (but never at the expense of truth,) the noblest historical features of the two chivalrous races composing the Canadian nationality, instead of sowing seeds of bitterness for future sons of Canada, by wickedly exaggerating the few stains that may alas! always be found on the noblest of national escutcheons.

Your obedient servant,

T. BLAND STRANGE, Lt.-Col., R. A.,
Vice-President, *Literary and Historical Society*,
Quebec.

Quebec, 16th November, 1878.

---

Subjoined are a few of the notices published by some of the leading Reviews and Periodicals in the United States and Canada:

*(From the Boston* "ATLANTIC MONTHLY" *Magazine for September,* 1878.)

"In his *Chronicles of the St. Lawrence* Mr. LeMoine has done for the region adjoining the lower part of that river, and for some coasts of the Maritime Provinces, what he has already so pleasantly done for Quebec in his "Maple Leaves," and his "Quebec: Past and Present." In those books or collection of essays he preserved a body of tradition and anecdote nowhere else accessible to the travelling reader, or indeed to the stationary general reader. History, too, wherever it could lend interest to localities mentioned, was intelligently and skilfully adduced, and there was a vein of agreeable and sympathetic comment running through the work. The present volume has the same characteristics, and the same desultory form. It is the record of three excursions from Quebec—one reaching as far as Halifax,—and including the Saguenay and all other tributary regions of interest. Whoever has travelled in French Canada—the real Canada—has had provoked at every turn a curiosity which this book is admirably adapted to satisfy; and it is charming to find that every picturesque and romantic spot, which looks as if it ought to have its legend, really has it. The sportsman, also, who resorts to Canadian waters, will be glad of what Mr. LeMoine has to tell him; and we can honestly commend the book to people who cannot visit the region of which it treats, as a treasury of curious reminiscence and tradition very interesting to turn over,"

(*From "Canadian Illustrated News,"* 3*rd August*, 1878.)

# *THE CHRONICLES OF THE ST LAWRENCE.*

"I pray you, let us satisfy our eyes
With the memorials and the things of fame
That do renown this city."

*Shakespeare.*

So said Sebastian when he entered a city in Illyria, rendered famous by Shakespeare in that most enchanting comedy—"Twelfth Night." So also must many a tourist have said to his *compagnon de voyage*, when visiting the city of Quebec, which is replete with traditionary lore, quaint legends, and historic incidents of men renowned for their deeds.

For Christian service and true chivalry
As is the sepulchre in stubborn Jewry
Of the world's ransom, blessed Mary's Son.

All the visitors to the ancient capital who have read Mr. LeMoine's delightful volume "Quebec: Past and Present," must have satisfied themselves that there were in the city many memorials and things of fame of which they would have known nothing without his friendly guidance. If the stranger, or I should say rather, pilgrim, to Stadacona owes a debt of gratitude to Mr. LeMoine, the lover of the romantic shores of the St. Lawrence from the Island of Orleans to the Island of Anticosti is so much the more indebted to him for his "Chronicles of the St. Lawrence." Personally, having been in the habit for many years past, whenever opportunities presented themselves, of making a trip either by steamer, sailing vessel or pilot boat to the Lower St. Lawrence, and being now tolerably familiar with its shores and the picturesque villages which fringe its hill sides, I most cordially thank Mr. LeMoine for his "Chronicles," and must confess that I have not, for a long time, read a book with so much interest and pleasure. I am not going to write a criticism on the book, neither to dwell on the skill and abilities of one, whose reputation as an antiquary, archæologist and a scholar is as well known in the Province of Quebec as the maple trees are in the autumn for their beautiful and luxuriant foliage, when clothed in a "proud prosperity of leaves." But I am going to recommend diligent reading of the "Chronicles" to all who have ever travelled by water from Quebec to the Atlantic, and more particularly so to those who have never seen the thousand natural beauties and the magnificent Laurentian mountains, which everywhere present themselves to the eye, and so strongly appeal to the imagination and the feelings during the trip down the river.

Perhaps no excursion on this continent can be made where there is such a variety in the phases of the scenery as that existing between Quebec and the "Gulf Ports." Again, for convenience, expeditious and safe transit, the Gulf Steamers *Secret* and *Miramichi*, and the River Steamers *Saguenay*, *Union* and *St. Lawrence* afford everything that can be desired. But the mere trip to and fro, beyond a momentary gratification to the eye, and imparting a healthful glow to the cheek, and invigorating the body, is not seeing the St. Lawrence in the way to appreciate the spirit of Mr. LeMoine's "Chronicles." The rapid passing in a steamboat the Island of Orleans, Isle-aux-Coudres, Murray Bay, The Pilgrims, Riviere-du-Loup, Tadousac, Bic, Rimouski, Metis, Cape Chatte, Cape Rosier, Gaspe, Perce and other places *en route* to Pictou, will not enable the tourist to form even a remote idea of the romantic inland scenery, "where scarce a woodman finds a road, and scarce the fisher plies an oar," but where every mile is rather "magnificently rude" or sublime in its grandeur. As a hurried walk round the Louvre and the Vatican with an ordinary cicerone, or through such glorious fanes as Canterbury, York and Westminster, Gloster, Wells and Salisbury, accompanied only by the subsacrist or verger, will not let the student or pilgrim, however intelligent or perspicacious he may be, grasp the beauties, whether of sculpture, painting or architecture, presented to his view, neither will a temporary halting at the wharves or landing places of the different villages enable the *voyageur* to find that

"There is a pleasure in the pathless woods,
There is a rapture on the lonely shore,
There is society where none intrudes,"

or to find that infinite pleasure in the "Chronicles" which the writer has done in consequence of his familiarity with the places and the peoples so graphically described by Mr. LeMoine.

It is strange how wonderfully little our American and Canadian tourists, in general, know of the glories which lie concealed here and there, in fact everywhere, *en route* to the unfashionable regions of Bic, Rimouski, Metis and Gaspe, and it is also strange that poets and artists have not turned for their inspiration and for their pictures to the everlasting hills, the mountain torrents, the secluded valleys, the quiet dells, rivalling in grandeur and beauty those scenes of which such men as Petrarch and Salvator Rosa have given such wonderful pictures in words and on canvas. It is true there is not the vivid interest attached to the Saguenay or the Metapedia, the Godbout or the Restigouche as there is to the Rhine or the Thames, the Tiber or the Po. The German Teine and the English Thomson have immortalized their rivers, and Byron and Rogers have done the same for the Italian rivers, while such artists as Turner and Stanfield, Roberts and Prout have made us familiar with everything worth seeing or remembering from the Orkneys and the Hebrides to the Archipelago, from the Isle of Man to Cyprus. Would that such men as Church and Bierstadt would do for the Lower St. Lawrence what they have done for the Andes, Niagara and the Yosemite Valley, the latter destined, through the liberality of the artist, to adorn the walls of the Benaiah Gibb Art Gallery. There is a field open for Jacobi and Allan Edson.

THOS. D. KING.

Montreal, August, 1878.

---

(*From the "Montreal Gazette," 6th August*, 1878.)

It does not seem long since we had the pleasure of reviewing in the columns of THE GAZETTE Mr. LeMoine's exceedingly interesting historical work, "Quebec, Past and Present." We now meet him again in a new rôle, or, at least, with additional functions added to those in which we know him so well. As an historian, an antiquarian and a naturalist he has already rendered services to his native land which cannot be too highly appreciated. We have now to welcome him in the garb of a traveller, or, rather, of one who, having completed his wanderings, sits down to pleasantly recount all that he has seen and heard. Mr. LeMoine has not, however, passed beyond the confines of Canada in search of a subject, and those who read the instructive pages of this, his latest work, will be proud to acknowledge that on Canadian soil and Canadian waters he has found no lack of topics of abundant interest. The book is well named—consisting essentially of "Chronicles of the St. Lawrence," of everything, in fact, that the author could learn, directly or indirectly, of the people, the scenery, the productions and the associations of the shores and islands of the majestic river below Quebec. We are introduced to the author on board the good steamer "Gaspe," as it glides through groups of lovely islands, on its way to the Gulf ports, in September, 1871. After a pleasant sail, we are taken ashore at Gaspe, which, we are told by the way, once boasted of a Governor of its own. It is known that Major Cox held that office in 1775. This fact serves as a starting-point for a long course of multifarious information as to the past and present of the peninsula—its early discovery, its successive settlements, its points of interest, the character, occupation and amusements of its inhabitants. Nothing is omitted, even to the curious changes which, in successive generations, have overtaken the names of places. The towns and villages are minutely described. Douglastown, Malbaie, Port Daniel, rise before us in graphic pen-paintings. We are told strange stories—comic as well as tragic —of the native tribes, the Micmacs and the Pasbejiacs When we reach Pointe-au-Maquereau, we are reminded of the terrible shipwreck of the Colborne in 1838, one of the survivors of which Mr. LeMoine, by a singular

chance, found in a friendly host, who narrated to him his reminiscences of the disaster. Passing through Pabos, Grand River, Cap d'Espoir and other localities, we come to Perce, of which Mr. LeMoine gives an interesting historical sketch from the time of Jacques Cartier's visit in 1534. The noted rock is viewed from the standpoint of the poet as well as the naturalist, romantic legends being told of it. A chapter is devoted to Sir Hovenden Walker's expedition and the shipwreck of his squadron in 1711. We are then taken to the Magdalen Islands, which are described under various aspects, their commercial value being especially dwelt on. Anticosti is similarly treated, and many thrilling legends and touching narratives diversify the account. One of the most thrilling descriptions in the book is that of the Lazarretto at Tracadie. Probably there are some of our readers who are not aware that the Oriental plague of leprosy has such fearful illustration in the fair Dominion of Canada. Of late the subject has attracted considerable attention from scientific men. In this sad episode there is one thing especially pleasing—the heroic self-sacrifice of the missionaries and sisters who minister to the wants of those strangely afflicted people. After accompanying Mr. LeMoine to Dalhousie, Campbellton, St. John, N.B., Halifax and Prince Edward Island, we come to the close of the first part of his admirable work, with minds well stocked with rare and various knowledge.

The second part is called "Lights and Shadows in the Kingdom of Herring and Cod." We begin this voyage with Mr. LeMoine on board the steamer "Secret," on the 5th of June, 1877. As its name indicates, this part is chiefly taken up with the same places as the former part, to which it is complementary. It introduces us, however, to several new scenes, and shows us old ones under new phases. As an account of the extensive "Kingdom" from which it takes its name, as it is at present, it has no ordinary interest and value. Those who would gain an insight, in the pleasantest possible way, into the great wealth of our Laurentian and tributary waters, as well as of the chief scenic and other characteristics of the lower St. Lawrence, could not do better than take the trip with Mr. LeMoine's book in their hands. We can guarantee that they will not be disappointed.

"The "Cruise of the Dolphin" is an account of a visit paid by Mr. LeMoine and a party of friends to the beautiful Church of St. Romuald, the Beauport shore, and other places in the environs of old Quebec interesting from scenery or association. The "Cruise" which was made in the Government steam launch, on the memorable date, September 13th, last year, is delightfully narrated, and the tourist needs no more pleasant or trustworthy guide in his introduction to the historic scenes of the ancient capital. The "Cruise of the Dolphin" cannot fail to inspire the readers who have not yet had an opportunity of obtaining Mr. LeMoine's other publications on the same subject with the desire of surrendering themselves unconditionally to his guidance in a more extended exploration of the historic scenes of our Canadian Gibraltar. Such persons we would recommend to lose no time in purchasing the author's now standard work, "Quebec, Past and Present," to which we referred at the beginning of this notice The information contained in this excellent work they will find copiously supplemented in the "Tourists' Note-book" and the "Album Canadien" The rest of Mr LeMoine's publications are "Legendery lore of the Lower St Lawrence (1862)," "Maple Leaves," (in three series, 1863, 1864 and 1865), "The Sword of Brigadier-General Montgomery—a Memoir (1870)," "Jottings from Canadian History (1871)," "Trifles from my Portfolio (1872)," "L'Ornithologie du Canada (1860)," "Les Pecheries du Canada (1863)," "Memoire de Montcalm, Vengee (1865)," "Notes Historiques sur les rues de Quebec (1876)," and "Tableau Synoptique des Oiseaux du Canada (1877)." A new series of "Maple Leaves" was also published in 1873."

---

*(Toronto Meth. Magazine.)*

"No river in the world better deserves to be celebrated in song and story and historic chronicles than our own noble St. Lawrence. For sublimity of scenery, for romantic memories, for historic associations of grandest inspira-

tion, with what other river shall it be compared? To Mr. LeMoine the writing of these chronicles has been an eminently congenial task. Probably no man living is so thoroughly versed in the ancient lore of French Canada, or is so instinct with enthusiastic love of her heroic past. The old legends which haunt the quaint villages of Lower St. Lawrence and their varied associations of romance or war, are carefully woven into the texture of these chronicles. No tourist amid its picturesque scenery, no student of its heroic history, should be without this interesting and instructive volume."

---

*(From the New York* "NATION," *11th July,* 1878, *a Weekly Gazette of Literature and Commerce.)*

"*The Chronicles of the St. Lawrence.* By J. M. LeMoine. (Montreal: Dawson Bros.; Rouse's Point, N. Y.: John W. Lovell. 1878.)—Mr LeMoine is well known in Canada and out of it as the author of many works, some historical, some relating to natural history, and some to angling. In his four volumes called 'Maple Leaves' he gives a collection of disconnected but exceedingly interesting sketches of Canadian history, founded on extensive research and written in the easy and entertaining style which always characterizes him. We also have from him two works on Canadian ornithology, 'L'Album Canadien,' 'Notes Historiques sur les Rues de Quebec,' 'The Tourist's Note-Book,' 'Quebec: Past and Present,' 'Les Pecheries du Canada,' and various other works in French and English. He writes in either language with equal facility. The present volume is thoroughly characteristic of his style and mode of treatment. It is divided into two parts; the first a sort of itinerary of a voyage from Quebec to the Maritime Provinces, and also of the famous "round trip" to the Saguenay and back. The second part is a series of descriptive and historical sketches of the chief localities of the lower St. Lawrence. The book contains a prodigious amount of information, partly concerning the past and partly the present, sometimes drawn from study and sometimes from observation. The style is off-hand, rapid, and now and then careless; but as the volume is meant as much for the deck of a steamboat as for the study-table, this can hardly be reckoned a serious blemish. What it most needs is an index of localities With this addition, it would be the pleasantest and most useful companion for the tourist that it is possible to conceive; without it, it is a treasury of curious knowledge rather perplexing from its abundance and variety. Everything is here—history, legend, anecdote, the fanciful and the practical; and nothing is wanting but the means of finding them without trouble—that *sine qua non* of the tourist."